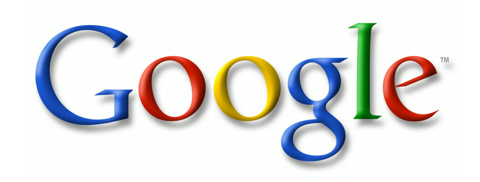



EARCH LIBRARIES
06827929 2





LES

SOURCES DE LA VIE

DIX SERMONS

PRÊCHÉS

DEVANT UN AUDITOIRE D'ENFANTS,

PAR

Le Dr Richard Newton, de Philadelphie,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR

H. FARGUES,

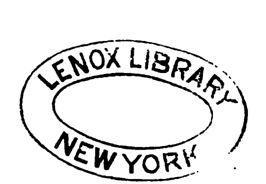
Pasteur.

TOULOUSE,

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

Dépôt : rue Romiguières, 7.

1869



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

La *Boussole du chrétien*, dont la Société des livres religieux de Toulouse publiait, il y a peu de mois, la traduction, a été accueillie avec une faveur marquée par tous ceux qui ont eu l'occasion de se procurer cet ouvrage. L'*Ami de la jeunesse et des familles* en a mis un extrait sous les yeux de ses lecteurs; l'*Espérance* et la *Foi* en ont parlé avec éloge, et nous savons que d'autres journaux de la France et de la Suisse vont en publier un compte rendu. D'autre part, plusieurs pasteurs nous

ont écrit pour nous dire combien ils étaient heureux de l'apparition d'un livre tel que celui-là ; ils ajoutent qu'ils y puisent à pleines mains en vue de leurs instructions religieuses, à la grande satisfaction de la jeunesse qui les écoute, et qu'eux-mêmes en ont retiré un grand bien ; et l'un des professeurs les plus distingués de l'une de nos Facultés de théologie nous a déclaré l'avoir lu tout d'un trait avec un intérêt croissant. Nous sommes convaincu que, dès que ce volume sera mieux connu, il sera plus fréquemment demandé qu'il n'a pu l'être jusqu'ici.

Les sources de la vie, dont nous présentons la traduction à la Société de Toulouse, tel est le titre d'un nouvel écrit également dû à la plume du pasteur Newton. C'est un recueil de dix sermons, prêchés devant un

auditoire d'enfants et de moniteurs. Dans plusieurs églises des Etats-Unis, l'on a contracté depuis longtemps l'excellente habitude d'avoir, le premier dimanche de chaque mois, au service de l'après-midi, un culte spécial pour la jeunesse, entièrement distinct de l'Ecole du dimanche proprement dite. Ce jour-là, le temple du pasteur Newton regorge de jeunes auditeurs, avides d'entendre exposer, sous une forme si simple, si nette et si pittoresque, les plus hautes vérités de la foi, et de retenir ces histoires, si bien racontées et parfois si piquantes, qui viennent à temps réveiller l'attention et donnent à l'exposition tant de vie et d'attrait.

Dans ce nouveau volume, il y a bien moins d'anecdotes que dans le précédent; mais les sujets, généra-

lement bien choisis, sont traités avec le même soin et la même abondance de détail. A chaque instant, l'on admire la fécondité et les ressources de l'auteur, qui sait toujours trouver les plus riches développements et les traits les plus heureux pour captiver et pour convaincre ce nombreux public d'enfants qui ne se lasse jamais de l'écouter.

Puisse ce livre, qui a déjà eu aux Etats-Unis plusieurs éditions, être lu avec le même intérêt et le même fruit dans nos Eglises de la France et de la Suisse ! C'est là le vœu le plus ardent du traducteur.

H. F.

LES

SOURCES DE LA VIE.

I

Les lis des champs et les leçons qu'ils nous donnent.

Considérez les lis des champs...
(MATTH., VI, 28.)

Un grand écrivain, c'est-à-dire l'un de ces hommes qui ont le don merveilleux d'exprimer nettement les pensées et les sentiments de tous a dit, en parlant du charme qu'il éprouvait à habiter la campagne : « J'aime la campagne parce que les

arbres, les ruisseaux et les pierres elles-mêmes m'y tiennent à l'envi le plus ravissant langage, et que la puissance et la bonté du Créateur s'y déploient dans toute leur richesse et dans tout leur éclat. »

Il n'y a rien de plus vrai, mes jeunes amis. Peut-être vous n'y aviez jamais songé auparavant; mais il n'en est pas moins certain que les arbres ont une langue et les ruisseaux des accents ; il n'est pas jusqu'au moindre de ces petits cailloux, que vous ramassez sur les bords du premier cours d'eau venu, qui ne puisse vous enseigner une verité salutaire, pour peu que vous le considériez avec attention.

J'espère que vous vous souviendrez de cette observation, toutes les fois que quelque heureuse circonstance vous conduira à la campagne.

Au lieu d'employer tout votre temps à courir et à jouer, songez à prêter l'oreille aux leçons que veulent vous donner les plantes, les pierres et les ruisselets qui vous entourent. Une feuille, une simple fleur aura toujours quelque chose à vous apprendre. On les a appelées à juste titre, un sourire de Dieu, et je puis vous assurer que bien des gens leur doivent une bonne et souvent la meilleure partie de leur instruction.

Un missionnaire avait quitté son pays pour se rendre dans une contrée lointaine. Il n'avait auprès de lui ni parents, ni amis. Ses soucis étaient nombreux et ses travaux parfois accablants. Au début, il en supporta joyeusement le fardeau, parce qu'il aimait son œuvre, et qu'il trouvait sa satisfaction dans l'accomplissement de son devoir. Mais

au bout de quelques mois, il perdit sa confiance en Dieu et son courage l'abandonna. Il se prit à douter de la Bible et de la vérité des enseignements auxquels il avait cru jusqu'alors. Il en vint jusqu'à se demander s'il existait un Dieu, et il ne tarda pas à tomber dans un scepticisme universel qui le rendit complétement incapable, soit de prêcher, soit de remplir un seul des devoirs de sa vocation.

Un jour qu'il parcourait la campagne à cheval, il s'engagea dans un sentier que bordait une longue rangée d'arbres touffus ; on aurait pu lire sur ses traits l'expression de l'angoisse à laquelle son âme était en proie. Au même instant une petite feuille se détache de l'extrémité d'une branche, descend en tournoyant et en tremblotant, et

vient adhérer à la selle de sa monture. Notre voyageur la prend, l'examine, la tourne dans tous les sens, et, grâce à la transparence que produisent les rayons de soleil qui la traversent, il aperçoit un nombre infini de petites veines qui la rendent semblable à une riche broderie. « Oh! » s'écria, à cet aspect, notre missionnaire, « je vois bien que la Bible est vraie et que Dieu existe; car quel autre, si ce n'est un artiste consommé, un être aussi puissant que bon, aurait pu exécuter un travail aussi délicat et aussi achevé! » Et il continua sa route, l'esprit tranquille, le cœur soulagé, l'âme débordant de reconnaissance et de joie.

Cette feuille eut donc une langue pour parler à ce missionnaire, et si nous interrogeons sérieusement nous-

mêmes les plantes et les *fleurs* nos jardins, il n'en est pas u seule qui ne nous raconte, dans langage qui lui est propre, quelque unes des perfections du Créateur.

Ce fut sous cette forme que notre Sauveur donna au peuple la plupart de ses enseignements. Un jour qu'il traversait un champ, il rencontra un homme qui jetait du grain dans un sillon ; telle fut l'origine de la parabole *du semeur*. Une autre fois, il vit un berger qui gardait ses brebis dans un pâturage ; aussitôt il se mit à parler sur le *bon berger*. Un soir qu'il se promenait sur les bords d'un lac, il aperçut des pêcheurs qui raccommodaient leurs filets ; le voilà qui compare à des pêcheurs d'hommes les futurs ministres de l'Evangile. Souvenez-vous de la parabole du cep et des sarments pro-

noncée très-probablement sous les ombrages d'une vigne aux branches luxuriantes. Ici, Jésus demande à notre attention de s'arrêter sur les lis des champs, de même qu'il l'attire ailleurs sur les petits oiseaux de l'air.

Mais quelles leçons pouvons-nous retirer, me direz-vous, de la contemplation du lis? Il en est quatre, mes chers enfants, dont je vais vous entretenir, et que vous serez étonnés de n'avoir pas découvertes vous-mêmes.

Je trouve la première de ces leçons dans la *croissance* de la plante. Quoi de plus dépourvu d'apparence que le lis au moment où il sort de terre? C'est une bulbe affreuse, qui, par sa forme et sa grosseur, rappelle assez bien nos oignons, et ne donne aucune idée de la beauté de

[redacted]

la fleur qui doit s'épanouir plus tard sur sa tige. Mais cette racine, si grossière et si laide qu'elle paraisse, déposons-la dans le sol, recouvrons-la soigneusement de terre, et attendons quelques jours. Dieu enverra du ciel ses pluies et ses rosées bienfaisantes qui la pénétreront de leur humidité; il fera briller son soleil, qui la réchauffera de sa chaleur, et bientôt vous verrez poindre une pousse si frêle et si délicate, que vous pourriez l'écraser sans efforts entre vos doigts; et pourtant, cette pousse aura la force de déchirer la terre durcie et de se frayer une issue jusqu'à la surface du sol. Puis, au contact de l'air et de la lumière, la plante se développe avec rapidité et lance des jets vigoureux; de gracieuses feuilles vertes ne tardent pas à se montrer et à boire avec dé-

lice chaque goutte de rosée qui les effleure, comme aussi à. s'étendre sous l'action des rayons solaires. De jolis boutons s'élèvent à leur tour du sein des feuilles, balancent légèrement leur tête d'abord imperceptible, qui grossit, grossit encore, et finit par s'ouvrir et par étaler à nos regards la magnifique fleur blanche que vous connaissez.

Eh bien, mes amis, alors même que tous les hommes mettraient en commun leur intelligence et leur industrie, ils ne pourraient jamais faire sortir de cette bulbe informe la parure éblouissante dont Dieu revêt le lis. Nous avons là une image de notre propre croissance. Prenez, en effet, un enfant de sept à huit ans : ses yeux étincellent comme des diamants, ses joues vermeilles portent l'empreinte de la santé; c'est

Dieu qui les a faits ainsi. Mais si je vous demande de quoi il les a tirés, vous serez unanimes à me répondre : « De la poussière de la terre. » Rien n'est plus vrai. Que l'un de vous meure, aussitôt on le mettra dans une bière et on déposera le tout dans la tombe ; mais si dans dix ans on ouvre le cercueil, que trouvera-t-on ? De la poussière ! un petit monceau de poudre noire, qui contiendrait dans le creux de la main ! Oui, ces gentils petits yeux sont de la poussière, — ces joues roses, de la poussière, — ces doigts effilés, ces cheveux bouclés, ces bras vigoureux, de la poussière, encore de la poussière. Voilà la racine d'où sont sortis tous ces chefs-d'œuvre. Comme la puissance et la sagesse de Dieu éclatent ici à côté de notre néant !

Tel est, en effet, le premier enseignement que nous retirons de l'examen attentif du lis aussi bien que de l'étude de notre propre organisation. Aussi, quand vous allez vous mettre à l'ombre, dans le fond d'un bois, au fort de l'été, ou bien vous asseoir sur les bords d'un ruisseau aux capricieux méandres, et que du sein de l'herbe verte, vous voyez surgir une tendre fleur, baissez-vous pour la ramasser, et, en la considérant de près, songez à notre texte. Pensez à l'habileté prodigieuse et à la puissance sans bornes de ce Dieu qui, avec quelques grains de poussière, a formé tous ces trésors de grâce et de beauté.

Le lis nous donne, en second lieu, une leçon *d'humilité*. — Il se plaît dans les lieux ombragés, retirés et

solitaires : c'est le *lis de la vallée*. On le rencontre rarement sur les hauteurs, sur le sommet des montagnes, ou dans les grandes allées des jardins. Pour le trouver, il faut aller dans quelque coin isolé et écarter les arbustes qui le cachent, tellement il est modeste et dépourvu de prétentions.

Son humilité se montre jusque dans son élévation. Dès qu'il a atteint sa pleine croissance, au lieu de s'étendre et de s'arrondir, comme l'orgueilleux dahlia ou la tulipe, et de chercher à attirer les regards, il incline timidement la tête comme s'il voulait voiler sa beauté et nous prêcher, de la part de Dieu, l'une des plus glorieuses vertus que le chrétien doit revêtir. L'humilité est, en effet, l'un de nos plus précieux ornements, et il n'est rien que

Dieu trouve plus de satisfaction à découvrir dans le maintien et dans le cœur de la jeunesse. Mais que faut-il entendre par humilité ? Deux ou trois histoires vont vous l'apprendre.

Il y avait, en Hollande, un noble de la plus haute lignée qui habitait une splendide résidence à la campagne, et passait pour l'homme le plus riche et le plus influent du pays. Autour de son château étaient dispersées quelques misérables fermes, occupées par des paysans qui se réunissaient une fois par semaine pour vaquer à la prière. Notre grand seigneur, qui avait de la piété, résolut de se joindre à eux.

La première fois qu'il parut dans la salle de la réunion, tout le monde se leva spontanément comme si le service ne pouvait pas conti-

nuer en sa présence. Puis on lui offrit le meilleur siége, et on voulut lui confier la présidence. « Non, mes amis, » répondit-il, « restez où vous êtes, et souffrez que je demeure près de la porte. Quand nous nous présentons devant Dieu à titre de pécheurs, il n'y a pas de différence entre nous et nous sommes tous sur le même niveau. Dieu a jugé à propos de me donner plus de richesses qu'à vous, et il faut sans doute en tenir compte dans la vie commune; mais ici, ce sont des êtres également coupables et condamnés qui sollicitent le pardon et le salut. » Voilà un trait d'humilité.

En voici un second. Le docteur Morrisson, l'un des plus grands serviteurs de Dieu de ce siècle, était parti en qualité de missionnaire pour la Chine. Le travail était rude


Missing page



dans un certain nombre de villages. Un soir, il se présenta chez un fermier et lui demanda l'hospitalité. Ce fermier, bien qu'excellent au fond, et même pieux, avait une mine assez revêche. Il avait été fréquemment dupé par des passants qui affectaient des sentiments de piété, et il se tenait sur ses gardes. Aussi il accueillit froidement le ministre, lorsque celui-ci lui spécifia, en quelques mots assez brefs, l'objet de sa visite, et il murmura même sur un ton de mauvaise humeur contre ces hypocrites qui rôdaient dans les campagnes. Puis il ajouta sèchement : « Voilà ma grange ; logez-y votre cheval, si vous le voulez. »

Le ministre fut très-étonné de cette réception, et il était sur le point de reprendre sa monture et de pousser plus loin ; mais une con-

sidération l'arrèta. « Si le S
Jésus était à ma place, » se
lui-même, « certainement
rait. » Aussi il attacha lui-m
cheval et se rendit au logis
hôte. Mais celui-ci avait eu
lui dépêcher un domestiq
avait ordre de le conduire to
à la cuisine et de lui servir q
maigres provisions sur un
sans nappe. Le ministre n'
plus, et il était bien déci
fois à ne pas subir un tel
mais l'idée que Jésus désap
rait sa conduite, le retint
et il s'humilia intérieuremen
le Seigneur pour cette vellé
gueil.

Il s'assit et mangea son
souper en faisant bonne con
Puis, dès que la cloche son
le culte, il entra avec les

ques dans le salon et alla prendre la place que son hôte lui désigna de la main. Celui-ci lut un chapitre, et hésita un instant pour savoir s'il prierait lui-même, ou s'il chargerait l'étranger de ce soin. Enfin il se décida dans ce sens. Aussitôt le ministre répandit son âme devant Dieu, sous l'empire d'une émotion qui se communiqua bientôt à tous les membres de son petit auditoire. Son cœur était plein; l'affront qu'il avait reçu l'avait brisé, et les larmes s'échappaient avec abondance de ses yeux. Les domestiques pleuraient, la famille pleura également, et le fermier lui-même fut ébranlé sous sa dure écorce. Aussi, quand on se releva, il alla droit au ministre, et lui dit d'une voix tremblante : « Pardonnez-moi, mon cher frère, pardonnez-moi pour le désobligeant

accueil dont vous avez été l'objet
ma part. J'ai cédé à une suggest
de Satan, et j'ai de la peine à m'
pliquer ma conduite. Je suis t
surpris que vous n'ayez pas pro
une plainte, et que vous soyez re
après toutes les humiliations que
vous ai infligées. » — « Je me s
efforcé, » répondit le pasteur, «
faire comme Jésus-Christ aurait
lui-même et j'espère que vous agi
de la même manière. »

Le fermier le prit dans son sal
lui donna la plus belle chambre
le meilleur lit de la maison, et l'
vita à passer deux ou trois jours c
lui. Le ministre y consentit. Le l
demain, il tint une réunion en p
sence de tous les gens du voisina
et il eut le privilége de voir cinq
six personnes se convertir à la su
de sa prédication. N'est-il pas v

que ce fut une bénédiction que ce ministre comprît aussi bien cette vertu de l'humilité dont le lis est l'emblème et que Jésus a si magnifiquement pratiquée?

Jésus est notre premier modèle sous ce rapport. Il est venu sur la terre pour nous enseigner à être humbles. Il aurait pu apparaître soudainement, sans passer par les périodes de l'enfance et de la jeunesse; mais il a préféré naître et grandir comme les enfants ordinaires, afin de pouvoir nous laisser une leçon d'humilité. Et lorsqu'il entra dans sa carrière de prédicateur, il était si pauvre qu'il n'avait pas un lieu où reposer sa tête, et que de saintes femmes devaient chaque jour lui fournir le nécessaire. Il naquit, non point dans un palais, mais dans une étable. Il fut ici-bas le ser-

[redacted]

viteur et non le maître de ses frè Un jour que ses disciples étaie réunis dans une salle, il prit un gra linge et s'en ceignit, puis il versa l'eau dans un bassin et leur lava pieds. N'êtes-vous point touchés, n amis, de ce prodigieux abaisseme

Le troisième enseignement q nous présente le lis est un enseig ment de *contentement et de satisf tion.* — Le lis est satisfait du mil où Dieu le fait croître. Il n'envie la position prééminente que la r occupe dans nos jardins, ni les c leurs variées et riches du dah Il se complaît dans sa taille minc frêle, dans le lieu ombragé où pousse d'ordinaire, et dans la coul d'ailleurs très-belle qui lui est éch

Quel bonheur, mes amis, si ce leçon pouvait vous être profitab

Le matin, quand vous vous levez, songez au lis; et si vos habits laissent à désirer, s'il manque quelque chose à votre mise, ne murmurez pas, ne jetez pas sur le voisin un œil d'envie, mais efforcez-vous d'être heureux avec ce que Dieu vous donne.

J'ai connu un excellent pasteur qui semblait être l'homme le plus malheureux qu'il y eût sur la terre. Déceptions, soucis, maladies, deuils tout se réunissait pour l'accabler. Et pourtant son visage respirait la sérénité et la joie. « Je ne comprends pas, » lui dit un jour un de ses amis, « comment vous pouvez garder un si grand calme au milieu de tant de tribulations. » — « La source de ma paix, » répondit le pasteur, « c'est un regard en haut. Le ciel est mon but, ma patrie définitive. Je

vois autour de moi des êtres bi
plus malheureux que je ne le su
moi-même, et j'accepte avec reco
naissance le lot que le Seigneur m
départi. » Oui, regarder en hau
tressaillir à la pensée de la félici
qui nous attend, voilà bien le s
cret de la paix.

Voici, à ce propos, une règle d'un
importance extrême, que je vo
prie de ne pas oublier, ce qui se
facile, car on peut l'énoncer
quelques mots : *Ne récriminez j
mais contre ce que vous ne pouvez p
éviter;* car vos lamentations et v
plaintes n'amélioreront pas vot
sort. D'autre part, *ne récrimin
jamais contre ce que vous pouvez év
ter;* dans ce cas, le parti le pl
sage c'est de l'éviter sans rien dir

Je veux vous raconter une fab
qui mettra peut-être dans tout s

jour cette vertu du contentement. C'est la fable du crapaud et de la feuille de platane. Il y a longtemps de cela, puisque c'était à l'époque où plantes et animaux avaient le don de la parole.

Un crapaud avait établi son domicile sous une pierre, près d'un vaisseau. Il était gros et gras, et il lui arrivait fréquemment de se promener magistralement avec cet air de parfaite satisfaction qui caractérise ceux de son espèce. Un matin il sortit pour chercher de la nourriture, et comme il se glissait le long des feuilles vertes, il entendit un bruissement prolongé et se dit en lui-même : « Bon, voilà un escarbot : c'est un insecte que j'aime bien à trouver sur ma route ; je vais le joindre sans l'effrayer. » En effet, au bout d'un moment il était près

que, tandis que vous vous déplacez en toute liberté, nous sommes condamnés à une perpétuelle immobilité ; et quand nous sommes altérés, nous ne pouvons pas même aller nous abreuver à la fontaine qui coule à nos pieds ? Pas moyen pour nous de courir le monde et de visiter notre plus près voisin. Quand le soleil nous brûle de ses rayons, impossible d'aller nous reposer sur une molle verdure, comme toi tu le fais en ce moment. Souvent quelque bœuf mal appris nous enlève en passant la moitié d'une grosse branche, ou bien un ver se glisse jusqu'au cœur de notre être sans que nous puissions l'en chasser. J'accepte ta proposition avec joie. Tiens, prends ma place, et que j'aille me baigner dans les ondes si pures de ce gracieux ruisseau ; il y a bien un mois que je n'ai bu. »

— « Doucement, » répliqua le crapaud, « j'entends chanter un grillon, laisse-moi courir après lui. » Cela dit, maître crapaud fait plusieurs bonds et s'éloigne; le platane l'attend encore.

Il résulte de là que chacun a sa dose de tribulations, et que nous n'avons rien de mieux à faire que de ne pas désirer ce que nous savons ne pouvoir obtenir, et d'accepter ce que Dieu nous envoie, en essayant d'en tirer le meilleur parti possible.

Enfin, c'est dans *la beauté* du lis que nous puisons une quatrième instruction. Si j'en avais un sous la main en ce moment, nous passerions en revue sa forme, sa couleur, son parfum et cet examen arracherait de votre âme plus d'un cri d'admi-

ration. Il se développe
arrondie, dépourvue de piq
d'une parfaite régularité. Il
blanc pur et éclatant qui fla
et éveille les sensations les p
ces. Son parfum est des plus
il embaume l'air sans fatig
dorat. Je puis ajouter sans ri
gérer qu'il est un type de
Christ, qui s'est lui-même ap
lis de la vallée » et « *la rose*
ron. » Pour les âmes impres
bles et qui soupirent après l
du Sauveur, il le rappelle d
manières et rend sa person
sensible à leurs cœurs.

J'espère, mes chers enfan
désormais, à la vue d'un lis
vous souviendrez de la leçon
jour. Mais que ce soit surtou
cœur qui en garde précieuse
mémoire. A quoi vous servi

la répéter mot pour mot, si vous ne deviez pas la mettre en pratique? Soyez parés d'humilité et que tout en vous respire le contentement. Que les fleurs des champs vous apprennent la sagesse! A leur aspect, élevez les yeux vers Celui qui les a créées; et que ce glorieux Sauveur, qui s'est lui-même comparé au lis, vous donne de le retrouver partout, dans les magnificences de la nature et dans les profondeurs lumineuses de votre propre cœur.

II

Comment on redresse ce tortu.

Ce qui est tortu ne se]
(ECCLÉS.,

L'écrivain sacré ne veut
que l'on ne puisse, dans au
rendre à sa position premièı
a été *tordu*. Ce serait là un
Voici, par exemple, un mo
papier. J'ai beau le plier, le
le chiffonner, il me sera
facile de le déplier, de l'éte
une table, de le presser

les points de sa surface et de le rendre à peu près tel qu'il était auparavant. Voici encore un morceau de pâte, que j'enroule et que j'entortille jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme d'une corne de mouton. Si je la mets au four dans cet état et la laisse se chauffer et se cuire, alors la parole de notre texte lui sera parfaitement applicable. On la brisera, mais on ne lui fera pas subir un nouveau changement ; tandis que si je la déroule et l'aplatis avant que le feu l'ait durcie, je lui redonnerai sans effort sa première forme. Voici enfin une jeune branche de saule ; je puis l'enrouler autour de mon doigt comme du fil, et puis la dérouler sans nuire à sa croissance. Mais qu'elle demeure tordue pendant toute la période de son développement, alors vous pourrez graver sur

elle ,la sentence de l'Ec
Eh bien, Dieu se compar
Bible à un potier, et so
est devant lui comme de
Il est le divin jardinier,
mêmes ne sommes pas au
que les plantes qu'il a plant
main. Il peut nous manie
façonner à son gré, pou
nous lui en laissions le soi
nous sommes jeunes. Je v
soumettre, mes chers enfa
tre réflexions qui vous fero
je l'espère, la gravité et la
sujet que nous abordons.

J'observe d'abord que nou
tous avec des cœurs tortus.
qu'est-ce qu'un cœur tortu
écriez-vous tous d'une voix
cœur pervers et pécheur
portons en nous pour no

ment et souvent pour notre condamnation. Je n'ignore pas que bien des gens repoussent cette triste vérité et se moquent du mot ét de la chose. Et pourtant, il n'est malheureusement rien de plus certain. On peut le prouver de deux manières : *avec la Bible*, et *sans la Bible*.

L'Ecriture, vous le savez, abonde en déclarations touchant notre état de péché. Au psaume LIe, David nous dit « qu'il a été enfanté dans l'iniquité ; » or, il ne différait guère de l'un ou de l'autre de nous, au moment où il vint au monde, et s'il en est qui pensent que le roi-prophète avait un cœur plus *tortu* et plus méchant que ne l'est celui de tel enfant de leur connaissance, que chacun tient pour excellent, je puis invoquer le témoignage d'un verset du Nouveau Testament pour

vous convaincre que vous êtes dans l'erreur. Saint Paul nous dit, aux Ephésiens, chap. II, v. 3, « que nous sommes tous par nature des enfants de colère, » et par nature, il entend notre état primitif et normal. Quand il nous qualifie d'enfants de colère, il veut dire que Dieu est courroucé contre nous. Or, si Dieu est irrité contre sa créature, ce ne peut être qu'à cause du péché. D'où il résulte que si nous sommes les objets de la colère divine, au moment même où nous entrons dans la vie, c'est que nous naissons pécheurs, c'est-à-dire avec un *cœur tortu*.

J'ai affirmé que je pouvais me passer de la Bible pour prouver cette vérité. En effet, il y a dans la vie deux choses qui la mettent nettement en relief : et d'abord, les souffrances et la mort des petits enfants,

puis la manière dont les enfants grandissent. Vous allez me comprendre.

Voici un berceau où repose, mollement étendu, un cher petit être, au menton plissé, aux joues roses et arrondies, aux lèvres vermeilles, et aux boucles dorées. Que de grâce, que de beauté dans ce chérubin endormi ! Nous passons des heures entières à contempler ces traits charmants, et nous nous demandons, en nous baissant pour déposer un doux baiser sur ce front si candide, s'il est possible qu'il y ait quelque chose de *tortu* et de pervers chez ce gracieux petit amour. Mais attendez, et regardez encore : sur le visage souriant de l'enfant un nuage a passé ; ses traits se contractent en signe de douleur. Il pousse un de ces cris aigus et perçants qui déchirent



doublement le cœur d'un mère ; il se débat dans d'horribles convulsions, expression de souffrances sans nom. Point de répit, point de soulagement ; la crise dure quelques heures qui paraissent des siècles à ses parents éplorés ; puis il tombe sur sa couche et meurt. Mais quoi ! la souffrance et la mort ont-elles le droit d'intervenir là où il n'y a point de péché ? Les anges les ont-ils jamais connues, et avez-vous entendu dire que ces deux fléaux exerçassent leurs ravages dans les cieux, et y creusassent des tombes comme sur la terre ? Si, là-haut, on est à l'abri de leurs atteintes, c'est que le mal moral en est banni, et si nos enfants pleurent, souffrent et nous quittent, c'est que leur cœur est naturellement mauvais, ne l'oubliez pas. Dès lors, toutes les fois que vous

rencontrez un cortége funèbre, escortant le cadavre d'un enfant, dites-vous bien que le péché est passé par là, et que c'est pour vous une preuve manifeste que nous naissons tous avec une tendance prononcée au mal.

Voyez encore sous l'empire de quel sentiment nous grandissons. Quand nous sommes abandonnés à nous-mêmes, nous devenons de plus en plus mauvais. Depuis que le monde est monde, il n'y a pas eu un être qui, livré à ses seules ressources morales, ait grandi dans l'amour et dans le service de Dieu. Que prouve, dites-moi, cette expérience universelle, cette règle sans exception? Si vous cueillez quelque part une poire juteuse et au goût exquis, que penserez-vous de l'arbre qui l'a produite? Mais si elle est

âpre et dure, que direz-vous du poirier qui lui a transmis l'âpreté de sa séve? N'y a-t-il pas certains fruits qui sont des poisons et auxquels on nous défend de toucher? Mais d'où leur vient cette substance fatale dont ils se nourrissent, si ce n'est de la plante qui l'a reçue elle-même? Eh bien, nos actions sont tout autant de fruits qui poussent sur les arbres de nos cœurs; si donc, dans tous les pays et dans tous les siècles, les enfants, laissés à leurs inspirations, ne donnent guère que de mauvais fruits, fruits d'opposition aux saintes exigences de la loi divine, quelle idée voulez-vous que nous ayons de l'état de leurs cœurs? Ne sommes-nous pas obligés de déclarer empoisonnée une source d'où s'épanche une onde aussi corrompue? J'ai donc démontré ma

première proposition, et je regrette que ç'ait été aussi facile. Je me hâte de passer à la seconde.

Plus nos cœurs s'endurcissent (et sous ce rapport ils sont encore semblables à la plante et à la terre), *plus il est difficile de redresser ce qui est tortu.* — Pour l'arbre c'est sa croissance même qui devient un obstacle à son redressement ; pour l'argile c'est la cuisson ; pour nous c'est la pratique du péché, l'habitude du mal. Nos cœurs doivent recevoir un genre d'éducation qui leur convienne. On appelle écoles tous les milieux où l'on apprend quelque chose. Mais il en est de plusieurs espèces : les écoles primaires, où l'on enseigne les notions générales dont chacun a besoin pour s'orienter et se diriger dans la vie ;

les écoles de médecine, d'où sort des chirurgiens et des docteurs; écoles ou facultés de théologie, nous donnent des pasteurs; écoles de droit, où se forment hommes de loi, tels qu'avoca avoués... Les boutiques et les a liers, où les ouvriers apprenn leurs métiers sont également écoles. L'école est partout où l apprend à penser, à dire, ou à fa quelque chose.

Nombre d'enfants ne fréquent régulièrement aucune école, si n'est celle de la place publique du coin de rue. C'est là qu'ils c tivent le mal et que s'enracin dans leurs cœurs les dispositi funestes dont le germe s'était d fait sentir. C'est là que la partie leur être moral qui est tordue re en quelque manière son éducati

Les petits bourgeons se développent promptement et deviennent des branches fortes et dures, que personne ne peut plier. Les habitudes que nous formons, les caractères que nous revêtons pendant notre enfance nous accompagnent partout, dans la maturité de l'âge et dans la vigueur de la vie. Que dis-je ? ils feront encore partie intégrante de nous-mêmes dans le monde à venir où nous devons entrer. Ce monde est l'école de Dieu, où l'on nous élève en vue de l'éternité. Dès que nous contractons une mauvaise habitude, dans le domaine de la pensée, du sentiment et de l'action, nous donnons un peu plus de fermeté au côté durci et tortu de notre être; et quand cette école de la vie nous ouvrira ses portes, et que nous en sortirons pour pénétrer dans les ré-

gions de l'invisible, alors nous sentirons la puissance et la vérité de la parole que nous méditons. Si le potier s'aperçoit que l'une des anses d'un vase est de travers, il lui est facile de la remettre en ligne, tant que le vase lui-même n'a pas été chauffé et durci au feu. Mais s'il ne remarque le défaut que lorsque l'o pération de la cuisson est consom mée, alors le mal est irréparable. L jardinier fait à tout moment cett expérience. Tant que l'arbre es jeune, on peut le manier et lui im primer une direction verticale; mai si on le laisse grossir sans le relever il reste ou penché ou tordu jusqu' ce qu'il meure. Les efforts com binés d'un millier d'hommes n' pourraient rien changer. Le mieu est de le couper et de le jeter a feu.

Voici ma troisième observation. *Demeurons droits et fermes, tout le temps que dure notre éducation.* — N'avez-vous jamais vu un pépiniériste occupé à soigner de jeunes plantes dans sa pépinière? Conserver aux arbustes, pendant la période de la croissance, la forme qui leur est propre, voilà son premier objet. Aussi il est sans cesse au milieu de ses arbrisseaux; il les examine attentivement, et dès qu'il s'aperçoit d'une légère déviation de la ligne que chaque branche doit suivre, il s'empresse de la ramener délicatement en avant ou en arrière. S'il ne peut plier suffisamment la plante avec ses mains, il prend un piquet, le fiche en terre et y attache solidement le jeune arbre pour l'empêcher de se courber désormais. Et si le jardinier pense qu'il vaut la peine

de prendre autant de soin d'un arbre qui est destiné à mourir au bout de quelques années, à combien plus forte raison devons-nous nous intéresser à l'éducation de nos âmes, qui doivent vivre éternellement !

Ne vous est-il point arrivé d'entrer dans l'atelier d'un photographe pour avoir votre portrait ? Si vous l'avez fait, vous devez vous souvenir que l'opérateur commença par vous placer très-convenablement sur un siége; il leva un peu votre tête, retira vos épaules en arrière, changea à plusieurs reprises la position de vos mains, fit le tour de votre personne pour voir si tout était bien, puis il vous désigna du doigt un objet particulier à regarder fixement pendant l'opération ; et quand tout fut prêt, il ajouta : « Ne bougez pas de quelques secondes, et je

vous garantis un superbe portrait. » Supposez que vous eussiez cligné un œil au moment décisif, la photographie aurait reproduit les traits d'un enfant borgne ; de même si vous aviez pincé vos lèvres et crispé votre visage, vous auriez trouvé sur l'image des lèvres pincées et une physionomie crispée. Rien absolument n'aurait pu l'empêcher. Si singulière que puisse vous paraître la comparaison, je n'hésite pas à dire que ce monde est comme un immense atelier de photographie, où chacun vient poser à son tour. Durant notre jeunesse, la physionomie morale que nous revêtirons plus tard, à l'époque de notre maturité, se forme et s'imprime insensiblement, et tant que notre existence se prolonge, les traits de notre avenir éternel se dessinent et se fixent en ca-

ractères ineffaçables. Quand n
arrivons à l'âge mûr, nous pouv
parfois, grâce à un vigoureux eff
modifier le portrait que l'on a
de nous au début de notre vie. M
à l'heure de la mort, impossible
rien changer. Si grossiers que so
nos traits, si laids et si héb
qu'ils paraissent, il faut les con
ver tels qu'ils sont. Je ne con
rien de plus sérieux et de plus gra
Le matin, quand vous ouvrez
yeux à la lumière, dites-vous b
que dans le courant de la journ
on va prendre votre portrait p
l'éternité, et que vous devez vei
sur votre pose pour que le port
soit réussi. Et quand vous êtes t
tés de commettre une mauvaise
tion, arrêtez-vous cinq minutes av
d'agir, et demandez-vous dans q
sens en sera affectée cette reprod

tion de vos traits qui ne doit plus s'effacer. Et ce ne sont pas seulement vos paroles et vos actes, ce sont encore vos sentiments qui vont se réfléchir sur l'image. Quand une personne est en colère, son regard porte manifestement la trace de la passion qui l'anime. Son visage se colore et devient aussi rouge qu'un charbon enflammé, ses yeux lancent des étincelles et brillent comme ceux du tigre. De même, l'égoïsme, la mauvaise humeur, l'avarice, etc., s'impriment toujours plus ou moins sur notre physionomie, dès que nous leur donnons accès dans nos cœurs et dans nos vies. Que cette perspective vous retienne, quand l'une quelconque de ces terribles passions voudra vous dominer. Repoussez-la ; car, en altérant le modèle, elle nuirait à la beauté de la photographie.

Une quatrième réflexion e
mine. *Comment se redresse*
plus reprendre la position tor
laquelle nous sommes nés ?

Vous voulez savoir, en
termes, le moyen d'amélior
cœur méchant. Vous n'avez
remettre entre les mains d
qui peut seul le façonner
veau. Quand David gémiss
l'état de son cœur, si perv
coupable, que fit-il? Il se j
noux et supplia son Dieu-
d'opérer lui-même ce chai
dont nous avons besoin pou
mêmes. « O Dieu, » disait-il
immortel psaume LIe, « crée
un cœur pur et introduis u
droit au dedans de moi. »
secret et la source de la m
phose que nous attendons.
tout aussi disposé aujourd'hu

ter une semblable prière, quand c'est un petit enfant qui la lui adresse, que lorsqu'elle montait vers lui, il y a trois mille ans, du fond de l'âme du roi-prophète, pourvu que l'esprit de sincérité et de ferveur que David y apportait préside à cet acte sublime. C'est parce qu'il sauve son peuple de ses péchés qu'il s'appelle Jésus, et c'est en nous donnant des cœurs nouveaux qu'il opère notre salut.

Essayez donc du remède, mes jeunes amis. Que celui d'entre vous, n'importe son âge, qui sait qu'un *cœur tortu* est caché sous sa poitrine, le prenne et l'apporte à Jésus pour qu'il le redresse. Qu'il ne soit point effrayé à l'aspect de ce Sauveur qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Soyez sûrs qu'il n'est rien qui provoque

à un plus haut degré sa s que l'accomplissement de même dont vous voulez le

Mais dès que nos cœurs so comment les maintenir et server tels? Ici une doub tion est nécessaire : *Il f Jésus de nous y aider et no nous-mêmes*. Sans l'interv Jésus, nous ne pourrons cette affaire. Dans ce trava ture spirituelle, Dieu agi nous comme envers le la Sans le secours d'en haut notre propre concours, moisson à espérer. C'est en nous couvrirons nos cham lons et que nous ensemenc grains; si le soleil ne brill rizon pour réchauffer la te pluie ne descend du ciel po altérer, si la rosée ne vien

sucs nourriciers, pas un seul
in ne sortira de son immobilité.
is si l'œuvre de Dieu est indis-
ısable, celle de l'homme ne l'est
moins. Celui-ci doit préparer le
, jeter la semence en temps op-
tun et de la bonne manière. S'il
;lige une seule de ces fonctions,
rillants et si chauds que soient
rayons solaires, si abondantes et
écondantes que puissent être les
ies, rien ne lèvera.
le même, dans l'opération morale
it nous parlons. Aidons-nous,
s sollicitons aussi l'assistance di-
. Mais comment le Seigneur nous
tera-t-il son appui? Ce sera en
s envoyant sa grâce et son Saint-
rit, qui sont dans le domaine des
ses spirituelles ce que peuvent
la chaleur et l'humidité dans
dre matériel. Mais ce secours,

[redacted]

comment l'obtiendrons-nous? Par (ferventes prières. Dieu donne à q demande : voilà la vieille et immu ble promesse, rarement acceptée toujours accomplie aux yeux de foi. Un père refuse-t-il du pain à sc enfant? Et Dieu, le plus tendre d pères, n'accordera-t-il pas le pain (l'âme à ceux qui le réclament av un sérieux désir de l'obtenir? · Pourtant, et je ne saurais trop i sister sur ce point, ne comptez j mais sur le concours d'en haut, après l'avoir demandé, vous n'ag sez immédiatement vous-mêmes. So venez-vous de la fable du charreti embourbé : elle renferme un gra enseignement. Dieu n'aide que ce qui s'aident eux-mêmes. Aide-tc le ciel t'aidera. Il agit ainsi à l'éga de notre corps et des choses de vie terrestre, et il ne se compo

pas autrement quant à l'âme et aux biens de la vie éternelle.

Et maintenant, chers enfants, mettez-vous promptement à l'œuvre. Recherchez soigneusement ce qu'il y a de mauvais dans vos cœurs et priez Jésus de le détruire. Puis quand vous vous sentirez guéris, prévenez l'invasion de nouvelles maladies, en invoquant le nom du divin crucifié et en écartant vous-mêmes les maux qui pourraient vous assaillir encore. Voilà le meilleur moyen d'être dans l'ordre et de ne pas dévier, la méthode infaillible pour atteindre ces demeures glorieuses et fortunées où rien d'impur et de souillé ne saurait avoir accès.

III

L'araignée nous servant d'exemple.

L'araignée s'attache avec les [...]
et réside dans les palais des rois.
(Prov., XXX, 28

« Quoi ! » direz-vous sans doute l'ouïe de ce texte, « c'est une affre araignée qui va faire le sujet de méditation de ce jour ! » Oui, [...] amis, je sais que vous avez les a[...]gnées en horreur, et certes, v[...] n'êtes pas les seuls. Les uns po[...]sent un cri de dégoût à leur asp[...]

les autres les tuent sans pitié. Et pourtant, malgré la répulsion universelle qu'elles inspirent, je n'hésite pas à dire qu'elles fournissent largement matière à l'admiration, et qu'au lieu de les écraser, nous ferions peut-être mieux de chercher à les imiter. L'un des plus ravissants spectacles que j'aie jamais eu sous les yeux est sans contredit celui d'une patte d'araignée vue à travers le microscope.. Je vais essayer de vous en donner une idée.

Supposez que nous ayons en ce moment un fort microscope et que nous voulions nous rendre compte de la forme et de la grosseur qu'il donnera à l'araignée. Nous prenons un de ces petits monstres et nous le logeons derrière le verre. Il était tout au plus gros comme une abeille, naintenant il paraît avoir la taille

d'un ours. Une fourrure abondan
riche et soyeuse enveloppe son co
de toutes parts. Sa tête est énorn
et elle est ornée de je ne sais p
combien de paires d'yeux, huit
tout, à ce que je crois, qui brill
et scintillent comme des étoiles
première grandeur. Voyez ces ja
bes, aussi longues que des échas
qui se terminent par une espèce
main qui s'effile elle-même en fo
de doigts au nombre de trois. S
mon n'avait jamais eu de mi
cope, et il ne connaissait l'ara
que pour l'avoir vue de ses yeu
pourtant il savait bien ce qu'i
sait, quand il parlait de
mains, » — et non de ses pat
dont elle se sert pour saisir
jets. Mais continuons notre e

Au centre de son corps se
une très-curieuse machine

il n'y a rien dans l'industrie humaine qui atteigne un tel degré de perfection. Les fils dont se sert cet animal sont si minces, que nos fils de soie les plus délicats sont comme des câbles à côté des siens, et pourtant chacun de ces fils déjà si fins est composé de cinq mille fils de qualités différentes, et dont je renonce à décrire la ténuité. O merveille des merveilles! Avez-vous jamais songé, mes enfants, au nombre des chefs-d'œuvre que vous anéantissez, quand vous pressez sous votre pied ce que vous appelez une horrible araignée?

«Mais quel rapport y a-t-il,» demandez-vous, « entre cet insecte et un sermon d'école du dimanche?» Modérez votre impatience; je vais vous répondre et j'espère que vous serez satisfaits. La vue de l'araignée me

suggère trois réflexions que je v
vous soumettre.

Voici la première :

Qu'y a-t-il chez l'araignée qu'il vc la peine d'imiter ?

Il y a chez elle deux choses l dignes de nous être proposées p modèle : son *industrie* et sa *pers rance*. Entrons dans les détails.

Industrie signifie amour du vail. A peine l'araignée a-t- commencé à vivre, qu'elle se m l'œuvre. Elle tisse le fil après l'a filé, et en fabrique des réseaux. plus jeunes sont tout aussi hab dans cet art que les plus âgées. n'est pas qu'elles aient jamais pris leur métier. Elles obéisser l'inspiration de ce que l'on app l'instinct, c'est-à-dire de cette c naissance spéciale que Dieu do naturellement aux animaux, au

ment où il les crée. Ainsi le canard sait nager en sortant de sa coquille. L'oiseau construit son nid, l'abeille sa cellule sans avoir reçu une seule leçon. C'est Dieu qui est leur instituteur et qui les doue d'une intelligence et d'une habileté telles qu'il n'y a en ce monde ni tisserand, ni fileur qui puisse rivaliser avec l'araignée. Regardez à l'angle supérieur du mur de cette chambre ou à cette vieille fenêtre, aux vitres à moitié cassées. L'araignée y est venue et a jeté son filet. Qu'il est léger! Le moindre zéphir semble devoir l'emporter. Erreur; il résiste à la violence des vents les plus impétueux. Voyez avec quelle régularité tous ces fils sont posés en droite ligne, et combien sont fermes et bien assises les poutres transversales qui les relient les uns

aux autres. L'araignée ne fait rien à la hâte comme bien des enfants de ma connaissance. Elle prend son temps et ne laisse jamais son œuvre inachevée. Ses occupations sont infiniment diverses, mais tout est fait de main de maître. Ainsi, il y a l'araignée-chasseur qui tend ses piéges dans les bois, l'araignée-maçon qui élève de petites huttes de la grosseur d'un dé et y établit sa résidence. Celle-ci fixe une porte, qui s'ouvre et se ferme à volonté, et est munie d'une espèce de verrou qui empêche les voleurs de pénétrer dans le sanctuaire. Il y a enfin, l'araignée-pêcheur ou plongeur qui vit sous les eaux. Cette dernière fabrique une sorte de maison, véritable cloche à plongeur, dans l'intérieur de laquelle elle se loge pour descendre au fond des abîmes, où

elle mange tranquillement sa nourriture ; puis, quand la faim la presse, ou qu'elle est fatiguée de ce séjour sous-marin, elle reparaît à la surface pour savourer le plaisir d'un changement de décoration et renouveler ses provisions.

Souvent cet insecte agit, semble-t-il, absolument comme s'il avait en partage la raison humaine. Un monsieur, observateur sagace et assidu des mœurs des animaux, rencontra un jour près d'un étang une fort grosse araignée. Il saisit un bâton au bout duquel il logea l'insecte, et l'autre bout il alla l'enfoncer dans le fond de l'étang, aussi loin que possible du bord, laissant l'araignée se débattre à l'extrémité de sa tour. Il s'assit, pour voir ce que ferait l'animal quand il se sentirait prisonnier. Il le vit se

remuer, s'agiter, descendre le long du bâton, en faire le tour à plusieurs reprises, sans pouvoir trouver une issue, puis remonter, redescendre, examinant tout, s'aventurant à droite, à gauche, et toujours sans succès. Finalement notre araignée revint se placer sur son siége élevé, dans un état de parfaite immobilité et parut s'abandonner à ses réflexions. Elle ne tarda pas à se lever, et jetant un coup d'œil sur la rive comme pour mesurer du regard l'espace à parcourir, elle se mit en train de faire fonctionner sa machine à filer. Bientôt elle exhiba un fil d'une longueur démesurée et après s'être assurée que ce fil avait une force suffisante, elle l'attacha solidement au bâton par l'une de ses extrémités et laissa le reste flotter au gré du vent, du côté le

plus rapproché du bord. Puis, s'aventurant prudemment sur ce câble, elle glissa insénsiblement jusqu'au bout, se balança ur instant dans l'air, aborda tranquillement et courut sans retard à son gîte. En présence d'un pareil phénomène, je demande si l'araignée, en dépit de sa laideur, ne mérite pas tout notre respect?

L'industrie est certainement une qualité précieuse et presque une vertu. Elle honore tous les hommes, ceux qui occupent les positions les plus humbles non moins que ceux qui vivent dans les plus hautes sphères de la société. Quand Dieu créa Adam et Eve, il les mit dans un jardin, pour leur fournir l'occasion de le cultiver et de le garder, c'est-à-dire d'être industrieux, sachant très-bien que sans travail ils ne pouvaient être heureux, même dans

le paradis. C'est pour le même motif que les anges se soumettent dans les cieux à un même labeur. Il nous est dit qu'ils servent Dieu jour et nuit. Pierre le Grand, empereur de Russie, fut l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Son pays lui est redevable, pour une très-bonne partie, de la gloire et de la prospérité dont il jouit aujourd'hui. Eh bien! tout l'honneur qu'il a acquis pour lui-même, tout le bien qu'il a fait à sa patrie ont leur point de départ dans sa merveilleuse industrie. Il voyagea de contrée en contrée, et apprit, en travaillant de ses propres mains, les différents métiers qu'il voulait introduire dans son empire. Et que dire de notre immortel Washington, qui joignait à toutes les qualités qu'il possédait celle de pouvoir exceller

dans tout ce qu'il entreprenait ?

Pendant la guerre de la révolution américainc, il lui arriva un jour de se déguiser, pour faire sa ronde près d'une forteresse qui était en voie de construction. Dans sa promenade il rencontra une escouade de soldats qui travaillaient vigoureusement sous la surveillance d'un caporal. Ce jeune homme, fier de son élévation à un poste qui semblait le placer au-dessus de ses compagnons d'armes, se promenait gravement de long en large avec des airs d'importance passablement ridicules, et criait à tort et à travers : « Allons, enfants, à l'œuvre, dépêchez-vous ! » mais, pour lui, il ne touchait pas même un outil. Washington s'apercevant que ces hommes avaient plus de travail qu'ils ne pouvaient raisonnablement en faire, quitte sa

redingote et se met à l'œuvre en disant : « Camarades, soyons plein d'ardeur ; c'est pour notre pays que nous travaillons ; faisons-le de bon cœur. » Quand la tâche du jour fut achevée, il s'approcha du caporal et lui demanda pourquoi il n'avait pas prêté main-forte à ses frères d'armes. « Vous devriez savoir, monsieur, » répondit-il, « que je suis caporal et que je ne travaille pas. » — « Oh ! c'est différent ! » répliqua le grand homme ; « moi, je vous fais savoir que je suis le général en chef et que je travaille. »

Après l'industrie, c'est la *persévérance* qui recommande l'araignée à notre attention : j'entends par là une détermination à ne pas se laisser décourager, quoi que ce soit que l'on entreprenne. Souvent on essaie une, deux et trois

is , puis viennent les difficultés ; on s'arrête et l'on abandonne la artie. En agissant ainsi, on ne leviendra jamais ni bon, ni grand. ans toute œuvre que nous abordons, nous devons nous attendre rencontrer des déceptions et des bstacles , et si nous échouons dans un premier effort, revenons à la charge jusqu'à ce que nous ayons réussi. C'est précisément la méthode de l'araignée. Si vous enlevez sa toile, aussitôt elle la recommence , et la lui balayeriez-vous vingt fois, vingt fois elle en tisserait une autre. Ah ! si nous faisions comme elle, comme nous serions sûrs d'obtenir, sous le regard de Dieu, des résultats prodigieux dans l'accomplissement de toute œuvre bonne et chrétienne ! Un travail opiniâtre vient à bout de tout, dit le proverbe; et il est

facile de justifier par une
traits frappants cet adage s
répété.

Lorsque Robert Bruce r
Ecosse, les armées anglaise
raient son royaume dans
sens. Il essaya à plusieur
de les chasser et d'affran
peuple de leur joug détesté
fut vaincu dans quatre ou
tailles. A la suite de l'u
défaites, il s'assit par te
pleurer sur son infortune et
de ses sujets, et dans l'
son désespoir, il résolut d'
ner la partie et de rentre
vie privée, lorsque ses yeux
rent sur une araignée qui
d'attacher un fil aux deux
l'angle de la pièce qu'il
Mais le fil avait à peine to
des côtés qu'il se rompait,

cette rupture, plusieurs fois répétée, pût ralentir l'ardeur de l'insecte. Le guerrier malheureux suivait avec le plus vif intérêt le persévérant et habile animal dans ses évolutions, et ce ne fut pas sans émotion, qu'il le vit réussir enfin à fixer solidement son fil, à la cinquantième reprise. Alors Bruce se levant, jura de profiter de la leçon qu'il venait de recevoir, et de vaincre ou de mourir pour assurer à ses concitoyens les bienfaits de la liberté.

Je mis un jour une linotte dans une cage où voltigeaient déjà plusieurs canaris. Quand l'étranger les entendit chanter, il voulut les imiter, mais sans succès. Il revint maintes fois à la charge, sans plus de bonheur, mais pourtant, à force de répéter chaque note séparément, pour ne passer à la suivante que lorsqu'il

était sûr de la précédente, il parco rut tout le clavier de la gent canar et finit par chanter aussi bien q ses confrères.

Vous regardez comme incroyal qu'un homme devienne un scu teur habile, et tire du bois et de pierre des figures d'hommes et d nimaux qu'il ne peut pas même représenter? Eh bien, la persé rance d'un aveugle a opéré ce mi cle, en Suisse. Cet infortuné n'a que cinq ans, lorsque la petite vér lui enleva totalement l'usage de vue. Il lui était fréquemment arri avant cet accident, de s'amuser a ces figures en bois que les Suis aiment tant à faire, et même il tait plus d'une fois armé d'un c teau pour en fabriquer lui-mê Dès qu'il fut frappé de cécité pensait souvent à ces figures,

quand il en avait l'occasion, il en prenait quelques-unes dans ses mains, les touchait avec soin et les mesurait pour se distraire. A force de les tourner et de les retourner, de promener attentivement ses doigts sur les sinuosités et sur les contours de l'objet, il en sut parfaitement par cœur et la forme et la dimension. Ce fut pour lui une révélation. Il se demanda si le sens du toucher ne pourrait pas, dans ce cas, remplacer celui de la vue, et comme il était orphelin de père et de mère, il ré-olut de pourvoir lui-même à sa ubsistance par son industrie, au eu d'aller mendier dans les rues.

Muni d'un ciseau et d'un morceau bois il se mit aussitôt à l'œuvre. Les buts furent aussi infructueux que nibles. Parfois il gâtait par un coup maladresse le travail de toute

une semaîne. Qui ne se serait senti découragé par de tels insuccès précédés de semblables efforts? mais notre aveugle persévéra. Après plusieurs autres essais, qui ne furent guère plus heureux que le premier, il parvint à manier le ciseau d'une main plus assurée. Chaque pli de la figure, la forme de chacun des membres lui devinrent si familiers qu'on pouvait dire de lui avec vérité qu'*il avait ses yeux au bout de ses doigts*. Il poursuivit ses recherches et ses études, et atteignit, en ce genre d'ouvrage, un rare degré de perfection. Il reproduit de mémoire les traits les plus délicats du visage, sans qu'il soit toujours possible de distinguer le modèle de la copie. Il a en ce moment soixante et dix ans, jouit d'une excellente santé, et travaille tous

es jours comme au temps de sa eunesse. Plusieurs centaines de staruettes, très-régulièrement sculptées, lemeurent comme autant de monuaents du triomphe éclatant que la ıersévérance peut remporter sur des lifficultés tenues jusqu'ici pour in·incibles. — J'ai répondu, mes amis, ma première question.

J'aborde sans transition la seconde. *Juels sont les avantages que l'arainée retire de son industrie et de sa ersévérance?* Il en est deux que nous ignale notre texte : une *résidence onorable et un honnête moyen d'exisence.* Il n'y a pas de monument, si plendide que vous le supposiez, qui 'ait servi, à une époque ou à une utre, de lieu de séjour à quelque raignée. On aurait beau multiplier es serviteurs et doubler les gardes,

notre insecte trompe leur vigilanc
et va se loger à l'endroit le plus e
vue de la maison. Vous savez qu
Salomon construisit un splendid
palais pour sa femme, la fille d
Pharaon, roi d'Egypte, et pour se
innombrables suivantes; probabl
ment on prenait un soin extrêm
d'en écarter les araignées et d'autr
vilains insectes. Et pourtant, un jou
que Salomon regardait à l'une de
fenêtres de ce monument ou à l'u
des angles de l'élégant pavillon qu
dominait son trône, il aperçut un
énorme araignée qui étendait paisi
blement sa toile, et il dut en êtr
je pense, passablement contrari
Mais l'araignée y était, et elle
resta. Ou bien si on détruisit so
ouvrage, et si on l'écrasa elle-mêm
elle dut être promptement rempla
cée par une autre. Dès lors l'Ecclé

siaste parlait sans doute *de visu*, quand il disait : « L'araignée s'attache avec les mains et réside dans le palais des rois. »

A côté d'un logement splendide, l'araignée obtient un honnête moyen d'existence. Je vois que vous souriez et que vous prenez mes paroles pour une plaisanterie. Je le comprends. « Quoi ! » vous dites-vous, « est-ce vivre honnêtement que de tendre des piéges à de pauvres et innocentes mouches, de les saisir et de les dévorer sans pitié ! » Sans doute, si nous, nous agissions de cette manière, nous serions grandement blâmables ; mais l'araignée peut se le permettre sans déroger aux lois de l'honnêteté. Voici le seul moyen de discerner si une chose est bonne ou mauvaise : c'est de se demander quelle est la volonté de Dieu à son sujet. Dieu ne

nous commandé jamais de faire le mal; c'est exclusivement à ce qui est bien qu'il nous invite à nous attacher. Ce serait un crime pour nous que de prendre ce qui appartient à notre semblable pour nous en servir comme d'un moyen de subsistance, parce que la loi divine nous défend absolument de dérober et de faire violence à autrui. Mais le pêcheur ne fait rien de malhonnête, quand il jette sa ligne ou ses filets dans une rivière, et qu'il se procure de la sorte quelque menu fretin pour lui ou pour les autres. Le poisson est destiné à notre usage, et nous avons dès lors le droit de le prendre. Est-ce que le boucher est coupable, lorsqu'il immole un bœuf, un veau ou un mouton à l'abattoir? nullement. C'est le sort de ces animaux de mourir d'une mort violente pour

servir de nourriture à l'homme, et le lot de la mouche est d'être dévorée par l'araignée. Je n'ai donc pas eu tort de dire que celle-ci gagne honorablement sa vie par son industrie, et qu'elle est encore, sous ce rapport, digne de notre imitation.

Mais je sens qu'avant de terminer je dois répondre à une question que vous me posez mentalement. *Quels sont les avantages qui résulteront pour nous de l'exercice de l'industrie et de la persévérance dont nous sommes capables?* — Nous pouvons y gagner une place bien plus honorable et de meilleurs moyens de subsistance que l'araignée, et cela, autant pour les autres que pour nous-mêmes.

En effet, n'est-il pas vrai qu'une

place dans le magnifique palais du Souverain des cieux est infiniment préférable à toutes les splendeurs de l'univers? La Bible nous parle d'un lieu que Dieu a préparé depuis la fondation du monde. Le temple de Salomon était une merveille, et pourtant on ne mit que sept ans à le bâtir. Ce monde où nous vivons est un immense chef-d'œuvre, mais il ne fallut que six jours à Dieu pour l'appeler à l'existence. Il y a près de soixante siècles qu'il est sorti du néant et l'Eternel a consacré ce long espace de temps à préparer, à notre intention, ce temple céleste que son peuple doit habiter à toujours. Quelle gloire et quel honneur que d'avoir accès dans un si superbe édifice! Ne croyez pas pourtant, mes jeunes amis, qu'en employant l'expression de *gagner une place*, je

veuille dire que nos bonnes œuvres nous confèrent quelque mérite. Non certes, mille fois non. Cette place, Dieu la donne de son propre mouvement, et en vertu de sa libre grâce, à de pauvres pécheurs tels que nous, à cause des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Il nous faut d'abord nous repentir de nos fautes, croire au Sauveur, et puis nous appliquer à connaître et à faire sa volonté, et alors la position honorable que nous ambitionnons nous sera promptement acquise. Sur les traces de l'araignée, nous nous y fixerons avec nos mains et nous habiterons le palais du grand Roi. Ici les avantages sont en notre faveur de toutes manières. L'araignée ne réside qu'un instant dans le même lieu; pour nous, nous ne sortirons jamais de la demeure royale

de l'Eternel. Quand l'araigné
glisse dans le palais d'un princ
doit se cacher dans quelque
obscur, sans quoi on la chass
balaie sa toile, on la tue elle-m
Mais si nous sommes admis d
palais du Roi des cieux, Jésus
en fera parcourir les immer
nous en déroulera les magnific
et nul ne viendra nous y di
mot désobligeant, ou cherc
nous en éloigner. La nature d
raignée reste toujours la m
qu'elle soit dans un châtea
dans une mansarde, elle n'e
ni meilleure, ni plus belle. Il
tout autrement pour l'homme
possible qu'il soit admis au ba
du Seigneur avec la nature qu'
porte en naissant. Tout ce qu'
de mauvais en nous doit avoir
paru avant que la porte nous

ouverte ; Jésus le roi des cieux, doit nous transformer à sa glorieuse image. Pouvez-vous concevoir quelque chose de plus délicieux et de plus digne d'envie? Voilà le fruit du service de Dieu.

Mais c'est aussi un genre de vie supérieur qui devient notre partage. Sans doute l'araignée trouve dans le mode d'existence à son usage une source de très-vive satisfaction, mais il nous plairait à nous médiocrement, je m'assure. Dieu est si bon, si débordant d'amour et de félicité, que tous les êtres qu'il a créés, y compris les plus chétifs insectes, se complaisent dans le genre de vie qu'il leur a donné. Pour la plupart, leurs jouissances sont d'un ordre très-peu relevé, et elles consistent essentiellement, pour l'araignée par exemple, dans le boire et dans le

manger. Mais pour celui qui sera introduit dans la nouvelle Jérusalem, quelle ampleur et quelle richesse dans cette vie qui n'aura jamais de terme! Là, comme dit saint Paul, le royaume des cieux, c'est-à-dire la félicité suprême, ne consiste pas dans la viande et dans le breuvage, mais il est justice, paix et joie par le Saint-Esprit. Connaître et aimer Dieu, étudier ses œuvres merveilleuses, croître de plus en plus en Lui, le servir toujours davantage en accomplissant sa volonté, voilà le but comme la joie du fidèle. C'est la vie que connaissent les anges dans les cieux. Combien elle doit être noble, glorieuse et heureuse!

Enfin, en imitant l'araignée de la manière indiquée plus haut, nous pouvons être pour les autres une source de bénédictions, tout en as-

surant notre propre bonheur. Il y a une chose que l'araignée ne peut faire : elle ne vit que pour elle; son industrie et sa persévérance, elle ne les applique qu'à son intérêt personnel. Il n'en est pas ainsi en ce qui nous concerne. Et, pour nous borner à l'acte que nous allons accomplir, voici une excellente occasion de faire part aux autres des richesses que nous avons reçues. C'est pour l'œuvre des missions que nous réservons la collecte extraordinaire de ce jour. Nous apportons notre offrande, pour qu'elle serve à envoyer la lumière de l'Evangile à ceux qui vivent dans les ténèbres. Comme l'araignée, nous tissons un filet, mais un filet bien différent du sien et avec une intention tout autre. L'araignée songe surtout à y prendre des mouches; nous cher-

chons à retenir dans ses mailles des âmes immortelles. Elle veut écorcher ses victimes, les tuer, les dévorer; pour nous, nous désirons enrichir les païens et les rendre capables d'hériter de la félicité du ciel.

Ce résultat, nous l'avons atteint une fois, et j'espère que nous l'atteindrons encore. Lors de notre première collecte en faveur de la Sociét des missions, nous en partageâme le produit entre la mission d'Afriq et celle de Chine. Cinq ans s'éco lèrent. Un jour, l'un de nos m sionnaires nous écrivit du fond de Chine une longue lettre, dans quelle il nous racontait la con sion et la mort d'un jeune Chin à l'éducation duquel on avait p sément appliqué les fonds que avions envoyés. Il avait passé ans à l'école, quand il tomb

lade et mourut les yeux fixés sur la croix de Celui qu'il avait connu et accepté comme son Rédempteur. Ce fut pour nous un grand encouragement, et nous avons continué depuis à contribuer pour notre faible part à envoyer l'Evangile aux âmes qui périssent. Persistons dans cette voie, et nous recueillerons une abondante moisson.

IV

La lampe merveilleuse.

Ta parole est une lampe à mon pied.
(Ps. CXIX, 105.)

Le chapitre d'où j'ai tiré ces paroles est le plus long de la Bible. Il est divisé en vingt-deux parties et il renferme cent soixante et seize versets. Il forme ainsi, quant à l'étendue, le plus parfait contraste avec le psaume CXVII, qui le précède presque immédiatement et qui ne contient que deux versets. Mais, indépendamment de sa longueur, ce

ıume CXIX est surtout remarqua-
: par la manière dont il parle de
Bible , par l'excellence qu'il lui
ribue et par les noms divers qu'il
donne. Ce saint livre, en effet, y
désigné sous dix expressions
férentes : la *loi*, les *commande-
nts*, les *témoignages*, les *statuts*,
jugements, la *parole*, les *précep-*
, les *ordonnances*, les *voies*, la *vé-*
ʲ. Et, chose non moins surpre-
ıte, sur ces cent soixante et seize
:sets, il n'y en a qu'un seul, le
2e, qui ne fasse pas une allusion
ecte à la Bible et ne se serve de
n ou de l'autre des dix termes
;-énoncés.

C'est le 105e verset qui nous a
ırni notre texte, et le mot qui s'y
ıuve pour caractériser la Bible est
ui de *parole*. — « Ta parole est
e lampe à mon pied. » — Comme

cette comparaison est juste! L'ol
d'une lampe est de donner de la
mière, afin d'éclairer ceux qui s
dans les ténèbres. Or, n'est-ce
dans une obscurité profonde
nous sommes plongés sur la ter
et Dieu n'a-t-il pas raison de n
déclarer que « les ténèbres couvr
la terre et l'obscurité les peuples
Ça ne se rapporte pas à ce mo
extérieur et matériel que nous voy
des yeux de la chair, et que les
tres du jour et de la nuit inond
en tout temps de leur clarté. Il
question, avant tout, de ce mo
intérieur et spirituel qui a son si
au dedans de nous et qui s'app
notre âme. Or, dans la Bible, *té
bres* signifie *ignorance*, et, dans
application à notre condition n
male, ce mot exprime l'état d'ig
rance dans lequel nous sommes

rapport à Dieu, le ciel et les choses qui concernent notre salut. Et c'est parce que la Parole sacrée verse une lumière abondante sur ces questions mystérieuses qu'elle est appelée « une lampe. » Cette lampe bénie, il y a déjà plusieurs siècles que l'Eternel l'a suspendue à la voûte d'un ciel tout chargé d'épais brouillards, et depuis lors elle ne se lasse pas de répandre ses doux et bienfaisants rayons sur des milliers de pauvres créatures qui marchent errantes et désolées dans des sentiers qu'enveloppent les sombres horreurs de la nuit. Toutes les observations que j'aurai à vous présenter sur cet attrayant sujet, je vais les ramener à deux points principaux :

Quelle espèce de lampe est la Bible?

Comment doit-on s'en servir quand on la possède?

Je n'ai besoin que d'un mot pour répondre à ma première question ; ce mot est celui de *merveilleux*. La Bible est une lampe merveilleuse. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la lampe de l'Arabe Aladin. Ce fut un magicien qui donna cet incomparable instrument à Aladin. Celui-ci désirait-il un objet quelconque, il n'avait qu'à frotter sa lampe, et son souhait était aussitôt réalisé : bourses remplies d'or, palais splendides, carrosses élégants, coursiers rapides, que sais-je encore? Il lui suffisait, pour obtenir tout cela, de renouveler la petite opération du frottement de la lampe. N'était-ce pas prodigieux? Mais je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là un conte forgé à plaisir. Un tel instrument n'a jamais existé, et alors même qu'il fût possible de l'acqué-

rir, je lui préférerais mille fois ma Bible. Ce qui pourrait nous arriver de plus funeste, ce serait d'être livrés à nos seules inspirations et d'être mis promptement en possession de l'objet de notre convoitise. C'est bien alors que la ruine et la misère nous atteindraient infailliblement au bout d'un très-petit nombre d'années. Ce qui fait la supériorité de la Bible, c'est qu'elle nous promet uniquement ce qui peut être pour nous une source de bénédictions; que dis-je? elle nous le promet... Elle va plus loin : elle nous le garantit. Elle est donc une lampe merveilleuse, et cela pour un triple motif : 1° *à cause de la lumière qui s'en échappe;* 2° *à cause du soulagement qu'elle nous apporte;* 3° *à cause de l'état de sécurité dans lequel elle nous permet de vivre.*

Je dis, en premier lieu, que les *rayons lumineux que projette la Bible sont extrêmement remarquables.* Ils le sont à plus d'un titre.

Songez d'abord au nombre d'années qui se sont écoulées depuis que Dieu l'a allumée dans le jardin d'Eden. La plupart des lampes s'éteignent après avoir brûlé quelques heures à peine; la nôtre brûle depuis près de six mille ans. Lorsque nos premiers parents s'engagèrent dans la voie fatale du péché, ils virent se déployer sur le monde ce gigantesque réseau de ténèbres dont nous vous entretenions plus haut. La promesse d'un Sauveur, qui leur fut faite immédiatement après la chute, fut comme ces teintes légèrement colorées qui annoncent le lever de l'aurore. L'éclat de la lampe devint de plus en plus vif, au fur et à mesure que les

livres de l'inspiration voyaient le jour. Avec Jésus et le Nouveau Testament, il a atteint son point le plus élevé. Il y a, dès lors, dix-neuf siècles que cette lampe est pleinement allumée et qu'elle brûle, sans jamais menacer de s'éteindre. Que ce spectacle est digne d'admiration!

Réfléchissez ensuite à la distance d'où nous viennent les clartés que la Bible répand. Il y a des lampes, vous le savez, qui n'éclairent que dans un cercle très-limité. Si vous voulez voir l'objet que vous tenez en main, vous devez vous en approcher le plus possible. Sans doute, vous apercevrez sa lumière à une distance de plusieurs mètres et même de quelques kilomètres, si le fanal est placé à une hauteur considérable. Ainsi, il y a des phares que des navires aperçoivent en pleine

mer, bien qu'ils en soient éloignés de neuf à dix lieues. Mais qu'est-ce que cela à côté de la Bible, qui projette les plus vives lueurs sur les sentiers qui rattachent le ciel à la terre? Nous regardons comme un phénomène que le soleil puisse nous envoyer ses rayons d'une distance d'environ trente-six millions de lieues. Mais le foyer où puise sa force le soleil des Ecritures, qui dira où il se trouve? Et pourtant, nous n'avons qu'à suivre la traînée lumineuse qui, de son centre, arrive jusqu'à nous, pour voir distinctement les douze portes de perles, les rues d'or pur et les ruisseaux de cristal qui servent d'ornement à la cité céleste. Et ce n'est pas seulement un point de la terre qui se trouve éclairé de la sorte: c'est jusqu'à l'extrémité du globe, à travers les océans et les montagnes,

que l'Evangile peut répandre ses bienfaisantes clartés.

Représentez-vous enfin la puissance des rayons qui émanent de la Bible. Il y a des lampes qui brûlent si faiblement, qu'elles ne résistent pas à la plus légère bouffée de vent. Si vous en portez une avec vous, le soir, dans les rues, il vous faut la garantir avec la main et marcher avec précaution, sous peine d'être bientôt enveloppé de ténèbres. Et si vous descendez dans un puits ou dans d'autres lieux profonds où ne circule qu'un air vicié, votre lampe ne tardera pas à s'éteindre. Il en est tout autrement du merveilleux flambeau que Dieu veut mettre entre nos mains. Il défie les vents les plus violents et les plus affreuses tempêtes. Satan et le triste cortége de ses satellites, que recèlent tant la terre

que l'enfer, ont fréquemment essa
d'en ternir l'éclat, voire même
l'anéantir. Ils ont provoqué les pl
horribles persécutions, ils ont t
mis en mouvement pour arrêter
lecture et la circulation de la Bibl
le feu, l'épée, les chaînes et les
chots; ils ont misérablement échou
De plus, on n'a trouvé nulle part u
atmosphère assez impure où ne
brûler la lumière de la vérité. On
eu beau la descendre dans les p
sombres cavernes et dans les lie
les plus profonds de la terre, ell
toujours brillé d'un éclat pur et s
tenu, tant qu'il y a eu des ténèb
à dissiper et des germes de corr
tion à détruire.

J'ai dit en second lieu que la Bi
est une lampe merveilleuse à *ca*
des soulagements qu'elle nous proc
au milieu des vicissitudes de la vi

en face des perspectives de la mort. En faisant allusion aux épreuves de la vie, on est toujours sûr qu'une corde vibrera dans le cœur de tout homme, quelle que soit sa condition de fortune, sa position sociale et le degré de son intelligence; mais il n'y a rien comme la religion pour adoucir les peines auxquelles nul ne peut se soustraire ici-bas. Voyez Daniel, cet homme si sage et si instruit. Il occupait un rang très-élevé à la cour de Nébucadnetsar. Il venait immédiatement après le roi et pouvait être considéré comme le seigneur le plus puissant de l'époque. Mais des méchants complotèrent contre lui et l'accusèrent de conspirer contre le pays de son adoption. En un clin d'œil, il fut destitué de ses hautes fonctions et condamné sans jugement à subir un supplice cruel

et infamant. On ouvrit
repaire de lions affamé
jeta vivant ; mais quelle
fureur de ces bêtes sau
se comportèrent, vis-à-vi
comme d'innocents agn
gueule se ferma, leur fu
primée par une puissan
et souveraine, et elles n
cun mal à l'homme de I
nible que fût la positior
dans cet affreux réduit, i
l'éclairer et le consoler
tions lumineuses de la
crée.

Voyez Paul; Dieu l'a
prêcher l'Evangile dans
Partout où il va il publi
veilles de la miséricorde
raconte les incomparable
grâce dont le Maître qu'
richit tous ceux qui le c

qui l'aiment. Un jour, dans une ville d'Europe, sa prédication a pour effet de soulever le peuple contre lui. On le saisit, on le frappe de verges, le sang coule à flots le long de ses chairs déchirées. Puis on le charge de chaînes et on le jette sans pitié dans un affreux donjon. De quelle manière pensez-vous que le confesseur de Jésus-Christ supportât son sort? Croyez-vous qu'il ait passé la nuit à murmurer et à gémir? Non certes; la lampe qu'il portait suspendue à son cœur y versait un si doux éclat et le rendait si heureux, qu'il oubliait ses blessures et ne sentait plus ses douleurs. En l'entendant répandre son âme devant le Seigneur en chants d'allégresse, on aurait pu le supposer dans un palais bien plus que dans une prison.

Voici un exemple plus récent. Je

connais un vieillard qui n'est qu'
cul-de-jatte. Il demeure seul da
un misérable taudis, exposé à to
les vents et fréquemment visité p
la pluie et par le givre. Il n'y
qu'un coin dans son triste réduit q
soit soustrait à l'humidité ; c'est c
lui-là même où il gît sur un piè
grabat ; je ne sais rien de plus dé
gréable et de plus affreux qu'u
telle situation. Mais ce digne hom
est chrétien. Il aime Jésus et il e
père être un jour recueilli dans s
sein. Un matin de décembre, par
froid vif et pénétrant, je lui fis u
visite. « Eh bien, Jean, » lui dis
en entrant, « vous trouvez-vous
peu mieux aujourd'hui ? »

« Oh ! monsieur, » me répondit-
« je suis assis avec délices sous
ombrage frais, et le fruit de l'arb
de vie est doux à mon palais. »

Il voulait dire qu'il sentait la présence de son Sauveur et que c'était pour lui une source de paix et de joie au milieu de sa pauvreté et de ses souffrances. Toujours la même lampe, et toujours les mêmes effets produits par ses rayons.

Et que dirai-je de l'assistance qu'elle nous procure au moment suprême du délogement? Mourir est une chose bien solennelle. Dire adieu aux scènes ordinaires de ce monde, se séparer de tous ceux que nous avons connus et aimés ici-bas, aller s'ensevelir dans la poussière du sépulcre et voir se dérouler devant soi en perspective les scènes terribles et mystérieuses de l'éternité; comparaître devant l'auguste tribunal de Christ, pour entendre sortir de sa bouche une sentence de salut ou de condamnation; oh! il y a là

de quoi frissonner d'épouvante! Ah! c'est surtout à cette heure pleine d'angoisses et d'incertitudes, qu'il nous faut une main amie, une parole d'espérance, une lumière qui vienne du ciel. Avec la Bible, nous avons tout à souhait; sans elle, tout est sombre et désolé.

Deux Hindous tombèrent malades en même temps dans la ville de Dehli. L'un d'eux, qu'enveloppaient les ténèbres du paganisme, se sentant près de sa fin, fit venir un Brahmane ou prêtre de Brahma, et lui demanda, en tremblant, ce qu'il allait devenir.

— « Après votre mort, » répondit le prêtre, « votre esprit entrera dans le corps d'un reptile et y restera un certain temps. »

— « Et puis qu'arrivera-t-il? » reprit le moribond.

— « Vous séjournerez dans le corps d'un quadrupède pendant plusieurs années. »

— « Et quand j'en sortirai, où irai-je ? »

Ici le Brahmane lui fit pressentir une foule de transmigrations qu'il mettrait cinq ou six mille ans à accomplir ; mais jamais il ne put calmer les angoisses du mourant, qui l'interrompait à chaque instant pour ajouter : « Et puis... et puis ! » Cet homme pouvait bien se livrer au désespoir, car il n'y avait rien ni en lui, ni autour de lui qui fût en mesure de le rassurer sur les bords de la tombe.

L'autre Hindou était chrétien. Il avait fréquenté l'école de la station missionnaire et trouvé le chemin du salut en lisant assidûment sa Bible. Dès qu'il comprit que sa dernière

heure allait sonner, il appela l'un de ses amis auprès de son lit et le pria d'entonner l'hymne de la délivrance. « Chante, » lui dit-il, « chante en l'honneur de Celui dont le sang a effacé mes péchés et qui va me donner la victoire. » Il avait à peine achevé ces mots, qu'il laissa retomber sa tête sur son oreiller et s'endormit comme saint Etienne.

J'ai ajouté, pour ne rien omettre d'essentiel, que la Bible est une lampe merveilleuse, à *cause de l'état de sécurité dans lequel elle nous permet de vivre.* Ceux qui pénètrent dans les mines de charbon courent les plus sérieux dangers, surtout à cause de la présence d'un certain gaz qui se dégage du charbon lui-même et qui fait soudainement explosion dès qu'il entre en contact avec une flamme quelconque, brû-

nt et détruisant tout ce qu'il peut teindre. C'est par centaines que on compte les victimes qu'il a faites. y a quelques années, un brave et nnête savant, nommé sir Humphrey vy, inventa un système de lampe stiné à conjurer le mal. Il plaça tour de la flamme de la lampe e toile métallique à tissu serré, et disposa de telle manière que les neurs sont prévenus, en temps portun, de l'approche du gaz et uvent soustraire la flamme à son ion. Cet instrument si utile est nnu en chimie sous le nom de npe de sûreté de Davy, et il rend ıs les jours de très-grands services. Ce monde ressemble à une vaste uillère dont les habitants sont les neurs. Les péchés qui s'en échapnt sont comme autant de gaz ngereux, qui, venant à rencontrer

nos mauvaises passions, produisen une violente explosion et engendren des maux incalculables. Nous avons besoin d'une lampe de sûreté qu nous montre où gît le péril et qu nous aide à l'éviter. Cette lamp n'est autre que la Bible, que Dieu a inventée à notre intention. Si nou la portons avec nous, dans nos pérégrinations à travers la mine terrestre, et en faisons un intelligen usage, nous n'avons rien à redouter Elle nous avertira quand le danger sera là, et le fera disparaître. Aussi la sécurité de l'enfant de Dieu est parfaite : « Il se repose à l'ombre de ses ailes et dans le creux de sa main. » David l'avait éprouvé plus d'une fois, quand il s'écriait : « L'Eternel est ma lumière et mon salut; de qui aurais-je peur? L'Eternel est la force de ma vie; de qui aurais-je

frayeur? » Il savait qu'un œil qui jamais ne sommeille était sans cesse ouvert sur lui et qu'un bras qui ne peut fléchir était étendu pour sa défense. La même observation peut s'appliquer à chacun de nous, dans la mesure où nous marchons, à la lumière du même flambeau, et nous avons le droit de dire, avec le Psalmiste : « L'Eternel est celui qui te garde; il projette son ombre sur ta main droite; le soleil ne frappera pas sur toi pendant le jour, ni la lune durant la nuit. L'Eternel te gardera de tout mal, il gardera ton âme » (Ps. CXXI, 5-8).

Réunissez en une seule toutes les considérations que je viens de vous soumettre sur ce premier point, et dites-moi si je n'ai pas eu raison d'appeler la Bible une lampe merveilleuse.

Je serai plus bref sur le second point : *Que doivent faire ceux qui possèdent cette lampe?* — Deux choses à mon sens : *s'en servir pour eux-mêmes et l'envoyer à d'autres.*

C'est pour nous qu'elle a été créée, et nul de nous ne peut s'en passer. Elle brille autour comme au dedans de nous, afin que, grâce à elle, nous voyions la grandeur de nos péchés et allions à celui qui veut nous en débarrasser. Elle ne nous est utile qu'à la condition de nous conduire à Jésus. Il vaudrait mieux ne pas l'avoir que d'en faire un usage illégitime, ou de la laisser brûler sans en profiter. Ce serait là le comble de l'iniquité. Jésus a dit, pendant qu'il séjournait au milieu de nous : « C'est ici la condamnation, » — c'est-à-dire le motif pour lequel les hommes seront condamnés,

- « c'est que la lumière est venue
ıns le monde et que les hommes
ıt mieux aimé les ténèbres que la
ımière, parce que leurs œuvres
aient mauvaises. » Appliquons-nous
ɔnc, mes chers enfants, à marcher
ır la route royale du ciel en tenant
:tte lampe à la main. Pour sûr,
ɔus ne nous égarerons point.

Mais il ne faut pas la confisquer
notre profit. Nous avons à la faire
nnaître à nos frères. Il y avait un
cheur qui était allé construire sa
aumière sur une côte escarpée et
cheuse. Non loin de là s'arrondis-
.t une petite baie que dominait une
ıge unie et sablonneuse et où no-
: marin amarrait son bateau tous
; soirs, au retour de ses courses
entureuses sur le perfide élément.
ı matin, il gagna le large, avec
ntention de passer tout le jour à

pêcher en pleine mer. Le succ
donnant de l'audace, il allait
jours en avant; mais, à la toml
la nuit, il vit se dessiner s
voûte azurée des signes précu
de l'orage. Aussitôt il retira s
gnes, bien résolu à regagne
gîte, si possible, avant la ven
la tempête. Mais la distance
longue, le vent contraire, l
courroucée, la tempête imm
et le jour sur son déclin.
moins, brave et décidé con
était, il tourna l'avant de son l
du côté du rivage et se mit à
avec vigueur. Vaillamment p
sur son aviron, il le maniait a
plus grande dextérité, et la
embarcation glissait rapideme
les cimes des lames écum
Mais le ciel devenait de plus e
noir; les dernières lueurs d

avaient disparu ; les lignes sinueuses des côtes s'étaient effacées, et ses yeux ne savaient plus découvrir ses flotteurs si connus qui naguère lui étaient si utiles pour diriger ses mouvements. Il vint aussi près que possible de la côte en évitant d'aller se briser contre les avancements que formaient les rochers. Puis il rama droit devant lui, tant que ses forces le soutinrent; mais il n'apercevait rien qui lui indiquât s'il était dans le voisinage de sa chaumière ou de la baie qu'il avait quittée le matin. L'orage se déchaînait avec un redoublement de fureur; déjà les derniers restes d'espérance allaient s'éteindre dans son âme, et il s'attendait, d'un moment à l'autre, à être englouti dans l'abîme, quand tout à coup une petite lueur vint flotter devant ses yeux. Il sentit son cou-

rage renaître, et il mania l'aviron avec une nouvelle vigueur. Au bout d'un instant, il s'aperçut que cette lueur provenait de la fenêtre de sa propre chaumière; et, grâce à elle, sa frêle embarcation ne tarda pas à entrer dans la baie. Il put aborder sans accident et tirer le bateau sur le sable. Avec quelle satisfaction il revit son foyer! Mais avant de se coucher il garnit sa lampe, la remplit d'huile et la posa sur les bords de la fenêtre de son humble réduit pour que sa bienfaisante lumière pût se refléter au loin sur la surface orageuse des flots, et peut-être guider quelque infortuné batelier et le conduire sûrement au port. Aussi longtemps qu'il vécut, il alluma tous les soirs sa lampe, désireux qu'il était que d'autres pussent profiter de ce qui lui avait été si utile à lui-même.

Telle est la ligne de conduite que nous devons suivre. La lampe que Dieu a allumée du haut des cieux éclaire nos sentiers ténébreux ; elle nous montre la route que nous devons suivre sur les flots soulevés de la vie, si nous voulons, à la fin, être recueillis dans l'asile de la parfaite et éternelle paix. Mais combien de nos compagnons de route qui sont ballottés sur les vagues de l'océan, sans avoir même un faible rayon pour guider leur marche ! Quel est le devoir qui nous incombe dans ce cas ? Il ne saurait être douteux, mes amis : il nous faut travailler à placer, sous l'influence de la lumière évangélique ceux qui y sont encore étrangers. Aussi, lorsque nous donnons pour les œuvres missionnaires, que nous multiplions les éditions de la Bible,

que nous prions pour la conversion des païens, alors nous élevons bien haut le flambeau de la vérité, et nous fournissons à ceux qui vivent dans les ténèbres le moyen de contempler les rayons éclatants du soleil de justice et de se réchauffer à leur contact.

V

La véritable grandeur.

Il sera grand devant le Seigneur.
(Luc, I, 15.)

Si ces mots frappaient vos oreilles pour la première fois, mes chers enfants, vous seriez enclins à vous demander de qui il peut être question dans ce texte. S'agit-il de quelque roi puissant? d'un David qui tua le géant Goliath? d'un Daniel qui fut jeté dans la fosse aux lions et en sortit sain et sauf? ou bien aurait-on en vue un conquérant il-

lustre, un Alexandre, un Jules César, un Napoléon? Non, mes amis, il s'agit tout simplement de Jean-Baptiste, ce fils d'un pauvre prêtre juif, pauvre lui-même et né dans un petit village, au milieu des collines de la Judée. Il vécut dans un désert et nul n'entendit parler de lui en dehors du cercle de sa famille jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de trente ans. Ce fut alors qu'il se mit à prêcher dans les environs de Jérusalem. Il exerça pendant douze mois ses fonctions de prédicateur. Un jour il apostropha avec une sainte liberté le roi Hérode, à cause de la vie scandaleuse qu'il menait. Le tétrarque, irrité de son audace, le fit mettre en prison, où il le laissa quelque temps, puis il le livra à la hache du bourreau. Voilà toute l'histoire de Jean-Baptiste. Et

urtant, avant sa naissance, l'ange .briel descendit du ciel pour an- ncer au père de l'enfant qu'il se- it « *grand* devant Dieu. » Il en t peut-être quelques-uns parmi us qui se disent : « Cela nous mble bien singulier; et nous ne yons rien de bien remarquable ns la vie de Jean-Baptiste. » Je is sûr que d'autres ont pensé mme vous. Mais il faut se souve- r qu'il y a deux catégories de grands mmes. Il en est qui sont grands x yeux de leurs semblables, et autres qui le sont uniquement aux ux de Dieu. Or, il y a, entre ces ux espèces de grandeur, une dif- rence considérable. C'est ce que vais essayer de vous montrer.

Qu'est-ce qui constitue la grandeur un homme aux yeux de ses sembla-

bles ? la réponse est facile : la nais sance, l'argent, l'intelligence, voil ce qui met un personnage en reli et lui donne de la notoriété.

En effet, il y a des gens qui joui sent d'une haute considération, un quement à cause de leur naissanc leurs parents occcupent un ra élevé sur l'échelle sociale, et gloire qu'ils ont acquise rejaillit s leurs descendants. Vous avez to entendu parler du fils qui naquit printemps dernier à l'empereur N poléon; trois où quatre mois à l' vance les journaux nous faisaie une brillante énumération des p paratifs destinés à célébrer la ven au monde du jeune prince. Il dev recevoir le titre de roi d'Algérie être déposé dans une barcelonne en argent. A peine eut-il commen à respirer, que le canon gronda,

maisons s'illuminèrent comme par enchantement, les cloches sonnèrent à toute volée, les drapeaux se déployèrent dans les airs; Paris et la France entière semblaient ivres d'enthousiasme. Et toutes ces manifestations éclataient en faveur d'un enfant qui vagissait dans son berceau, et dont toute la grandeur consistait à être né dans un palais. Le même jour, bien d'autres enfants naquirent dans le monde et dans une condition obscure, qui peut-être rendront plus de services à l'humanité que ne pourra le faire le fils de Napoléon, et pourtant nul ne s'est préoccupé d'eux. Ici, c'est la naissance toute seule qui confère au jeune prince une grandeur selon les hommes.

L'argent est également une source de considération aux yeux du public.

Il n'est pas un habitant de Philadelphie qui ne connaisse le nom d'Etienne Girard. Il fut, de son vivant, l'homme le plus riche de notre pays et peut-être de son époque. Il mourut sans enfants. Supposez qu'il eût laissé un fils unique et qu'il l'eût constitué son héritier. Quatre vingts millions de franc[s] pour un seul ! quelle fortune colos[sale] ! De quel respect ce jeune hom[me] aurait été entouré ! Eût-il été le p[lus] ignorant et le plus stupide des m[or]tels, il aurait trouvé des admirat[eurs] qui auraient exalté sa grand[eur] uniquement à cause de sa rich[esse]. Rien de plus pitoyable et de[...] misérable que d'emprunter sa [célé]brité à son argent. Et pourtant [il n'y] a rien de plus commun.

Mais il est une autre so[rte de] grandeur humaine qui est p[...]

naire et plus sérieuse : c'est celle qui provient de l'intelligence et du talent. Par là il faut entendre cette habileté, ce don de l'esprit qui consiste à faire facilement ce que lés autres ne font qu'à l'aide des plus grands efforts, ou bien à réussir là où ils échouent. Voici, par exemple, deux enfants qui entrent à l'école le même jour ; le premier apprend l'alphabet en une semaine, l'autre met six mois à se tirer d'affaire ; nous dirons, dans ce cas, que l'un a des dispositions intellectuelles qui sont refusées à l'autre.

Le talent se produit sous les formes les plus diverses : tantôt il se révèle par une aptitude merveilleuse à apprendre les langues étrangères. Voyez sir Williams Jones, qui apprit à lire et à écrire vingt-huit langues, et devint l'un des plus grands savants de

son temps. Ce fut à son talent qu'il fût redevable de sa grandeur devant les hommes. On pourrait en dire autant du docteur Carey, ce fils d'un cordonnier, qui, étant devenu missionnaire dans l'Inde, traduisit les saintes Ecritures en une vingtaine de langues ou idiomes, et ouvrit ainsi les portes du royaume des cieux à des milliers de pécheurs qui, sans lui, n'auraient jamais entendu l'Evangile.

Parfois c'est dans la peinture que se révèle le talent. Ce fut le cas de Benjamin West, ce fils d'un fermier pensylvanien, qui a conquis à notre époque une si brillante réputation d'artiste. D'autres excellent dans la poésie, tels que Racine, le Dante, Milton, dont les œuvres ne périront jamais. D'autres ont le don de faire de merveilleuses découvertes : Ga-

lilée, Arago, et surtout Isaac Newton. Celui-ci voyant un jour tomber une pomme, trouva, en réfléchissant sur ce phénomène, la loi qui préside au mouvement des corps célestes. Je pourrais multiplier ces exemples. J'en ai dit assez pour vous faire comprendre le point spécial que nous traitons. Vous voyez bien maintenant, je m'assure, à quel titre on peut devenir grand devant les hommes.

La seconde question qui se présente à nos réflexions est celle-ci : *Qu'est-ce qui rend l'homme grand aux yeux de Dieu?* Ce ne sont aucune des considérations indiquées plus haut. Vous pourriez descendre de la plus illustre origine, avoir la fortune d'un Rothschild, réunir les capacités scientifiques et militaires d'un Napoléon et d'un Leibnitz, et n'avoir rien de

grand devant Dieu. D'autre part,
peut être né dans un grenier ou
une cave, n'avoir pas un sou
lant dans sa bourse, être un pa
d'esprit suivant le monde, et
riche aux yeux du Seigneur. J
Baptiste nous en offre un exem
Il ne pouvait invoquer, ni sa n
sance, ni sa fortune, ni son tal
Et pourtant ce fut Dieu lui-m
qui lui décerna le titre de gr
La source de sa grandeur fut
entière dans son obéissance. Il
cepte joyeusement le rôle que
voulut lui faire jouer. Jamai
n'en sortit; il le remplit fidèlem
Il reçut l'ordre de séjourner dan
désert jusqu'à l'âge de trente
et il y resta. Il fut chargé de
cher la repentance, et il en fu
prédicateur infatigable. Sa consci
lui enjoignit de la part de Dieu

dénoncer à Hérode son péché, et il écouta ses inspirations. Il connaissait parfaitement Hérode et il savait très-bien à quoi il s'exposait en blâmant ouvertement sa conduite; néanmoins il parla; le tétrarque le jeta au fond d'un cachot, et puis le fit décapiter; mais, malgré cette mort violente, Jean n'en fut pas moins grand devant l'Eternel.

Il en sera de même de chacun de nous, si nous obéissons ponctuellement aux ordres que Dieu nous donne. Jésus a dit à ses disciples : « Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » Or Jésus est tout-puissant; il gouverne des milliers de mondes. Tous les anges des cieux l'adorent. Les élus se réjouissent à son aspect. Sa grandeur est telle, qu'il peut la communiquer à tous ceux qui s'unissent à

lui par la foi. Souvent, à la tor
de la nuit, lorsque les rayons
soleil couchant brillent à traver
nuages qui flottent dans l'espa
les illuminent de leurs magnifi
reflets, nous nous arrêtons, m
d'admiration, devant ce sub
spectacle et n'en détournerions
mais les yeux. Avant que l'astr
jour ait lancé son premier jet de
mière, ces nuages paraissent si s
bres et si noirs que l'on n'épr
aucun plaisir à les regarder. (
au soleil qu'ils empruntent tout
éclat et toute leur gloire; et p
tant cet éclat lui-même n'est qu'
illusion, il n'est pas une réa
Que le soleil se retire, et l'éclat
paraît. Mais Jésus, ce soleil de
tice, verse les rayons de sa gl
sur tous ceux qui lui obéissen
les rend semblables à lui-même.

disciples ne paraissent pas seulement grands et glorieux, ils le sont effectivement. Lorsque David songeait à la bonté de Dieu à son égard, il s'écriait : « C'est ta bienveillance qui m'a rendu grand. » La réputation que l'on acquiert aux yeux de ses contemporains n'a qu'une médiocre valeur, mais celle que l'on obtient aux yeux de Dieu est solide, brillante et éternelle. Si nous avons des écoles du dimanche, des temples et des prédications, c'est pour apprendre à aimer Jésus et à le servir; pour nous récompenser de notre zèle et de notre obéissance, il nous fera briller comme des étoiles au firmament. — Nous avons à examiner une troisième question, qui sera la dernière. Ecoutez-la bien.

Pourquoi vaut-il mieux être grand

aux yeux du Seigneur que de l'être aux yeux des hommes? Il y a trois motifs essentiels qui expliquent cette préférence.

Premièrement, il y a *plus d'utilité.* En effet, ceux qui sont grands devant Dieu sont plus utiles que les autres, d'abord par leur exemple. Le plus grand service à rendre à ceux qui nous entourent, c'est de les gagner à l'Evangile. Or il n'y a rien comme l'influence de l'exemple des chrétiens pour amener cet heureux résultat. On peut être assis sur les marches d'un trône, nager dans l'opulence où éblouir le monde par son esprit, et ne donner pourtant qu'un mauvais exemple aux autres, à un point de vue moral. Mais quand on a le bonheur de ressembler à un Jean-Baptiste, et de marcher comme lui dans les sentiers de l'obéissance

à la volonté du Seigneur, alors on peut exercer à tous moments une influence considérable sur ses frères, par suite de l'action salutaire que produit toujours la sainte contagion de l'exemple.

On est plus utile en second lieu par ses prières. Voici un grand roi qui possède un coffre-fort rempli d'une foule d'objets de prix, et dont il donne la clé à l'un de ses serviteurs, en lui laissant la liberté de l'ouvrir et d'y puiser à pleines mains, tant pour lui que pour ses amis. De quel privilége jouirait ce serviteur ! quel bien il pourrait faire ! Eh bien, c'est ainsi que Dieu se comporte à l'égard de son peuple. Il a dans les cieux un coffre-fort qui renferme tout ce qui peut contribuer à notre félicité. Sa prière est la clé qui ouvre ce trésor, et cette clé, Dieu la

met entre les mains de ses enf
en leur permettant de s'en serv
volonté, tant pour eux que pou
autres. La prière d'Abraham a
sauvé Sodome et Gomorrhe, si
justes eussent été trouvés dans l
ceinte de ces deux cités. La prièr
Moïse garantit d'une ruine total
nation entière d'Israël. La pr
d'Elie fit descendre la pluie su
terre, après six mois de sécheres
L'on trouverait dans la Bible n
bre d'autres exemples qui étal
sent l'efficacité de la prière. Le cl
tien aime à manier cette arme,
lui donne si souvent la victoire.

Après l'exemple et la prière
signalerai l'effort ou l'activité. V
vous souvenez, mes enfants,
lorsque Jésus-Christ eut réuni q
ques disciples autour de sa person
ceux-ci, l'ayant reconnu pour

Messie, firent part de leurs impressions à leurs parents et à leurs amis et les amenèrent à Jésus. Voilà un exemple à suivre. Dès que l'on devient chrétien et que l'on sent le prix du salut, il faut travailler à convertir les autres, soit en devenant moniteur, distributeur de traités, lecteur biblique, ou visiteur des malades. On peut, en employant l'un ou l'autre de ces divers moyens, arracher une âme à la mort éternelle. Quel privilége! Si vous ou moi pouviez créer un monde tel que celui-ci, nous croirions avoir opéré le plus grand des miracles, et pourtant Jésus nous a dit qu'une seule âme vaut plus que des milliers de mondes. Ainsi, mes amis, si vous êtes un instrument entre les mains de Dieu pour la conversion d'un seul de vos amis, vous êtes plus utile à

la société que si vous aviez découvert le secret de prolonger de dix ans la moyenne de l'existence humaine.

La grandeur qui procède de la piété n'est pas seulement une *source d'avantages :* elle est encore *une condition de durée.* Tout a été dit sur la fragilité des grandeurs humaines, mais l'on ne saurait trop insister sur le caractère permanent de celles qui ont en Dieu leur centre et leur appui. Si vous tracez votre nom sur le sable, au bord de l'océan, la première vague qu'enverra la marée en effacera l'empreinte ; mais si vous le taillez dans le roc, c'est à peine si les siècles parviendront à le ronger. Voilà l'image de la grandeur qui vient des hommes mise en regard de celle qui vient de Dieu. L'une ressemble à l'élévation factice

que se donne l'enfant qui marche sur des échasses, l'autre à la croissance du jeune homme dont la taille se développe insensiblement. Dans le premier cas, on dirait une de ces fusées qui éclatent soudainement dans les airs et inondent le ciel des plus vives clartés, pour aller s'éteindre ensuite dans le silence et les ténèbres ; dans le second, l'on se trouve en présence de l'une de ces étoiles que Dieu a allumées sur la voute azurée, et dont la lumière, toujours paisible et pure, brille depuis des milliers d'années et continuera à verser ses molles lueurs dans l'espace jusqu'à la fin des âges. Le Seigneur dit en parlant de son peuple : « Ceux qui seront justes brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en auront amené d'autres à leur suite, luiront comme

les étoiles dont la lumière e
jours la même. »

Enfin la grandeur que
l'Evangile est *accessible ind*
ment à tous, ce qui n'est pa
pour la grandeur terrestre
dépend pas de nous de de
d'un prince, d'avoir la fortu
Girard ou d'un Rothschild, :
d'un Washington, d'un Mi
d'un Napoléon; mais nous p
tous ressembler à un Je
tiste. C'est la grâce de Dieu
du Précurseur ce qu'il fut,
même grâce est accordée à to
qui en sollicitent avec ardeu
sion.

Il y a quelques années, l
blia dans ce pays un livre ex
qui a eu des millions de
dans toutes les contrées du
L'un des principaux caractè

cet ouvrage met en relief est celui de l'oncle Tom. C'est un pauvre noir, condamné à un rude esclavage sur l'une des anciennes plantations des Etats du Sud, et plein de bonté et de grandeur d'âme, au milieu des horreurs de sa condition. Bien des gens ont pensé que c'était là une fiction et qu'il n'y avait jamais eu d'esclave aussi bon et aussi noble que l'oncle Tom. J'ose dire que le héros de Mme Stowe n'est pas une exception parmi ceux de sa race. Un pasteur de nos amis, qui a longtemps résidé aux Antilles, m'à raconté le fait suivant, dont il m'a garanti la parfaite authenticité.

Il paraît qu'une insurrection éclata un jour dans l'une de ces îles. Il ne s'agissait de rien moins que de renverser le gouvernement et de s'affranchir des lois du pays. Les révol-

tés résolurent, au milieu de leur excès, d'empêcher les réunions religieuses que tenaient les esclave dans le voisinage, et qui étaien dirigées par un vieux nègre nomm oncle Ben, dont la piété et le carac tère lui avaient conquis l'estime e l'affection de tous. En conséquence ils se rendirent à la chapelle, l'heure du service, pour exécute leur coupable dessein. Mais, ce jour là, oncle Ben étant indisposé, c'éta l'un de ses amis qui présidait le cult à sa place. Les insurgés entrèren bruyamment dans l'enceinte sacrée coururent droit au ministre, le traî nèrent dehors et le massacrèrent à l'instant; puis ils fixèrent sa tête sur une perche, qu'ils promenèrent dans toutes les plantations environnantes, pour jeter l'effroi dans l'âme des habitants. Chemin faisant, ils

arrivèrent à la case de l'oncle Ben et lui dépêchèrent un des leurs pour le faire sortir. A son aspect, le chef de la bande lui montra la tête ensanglantée de son ami, en lui demandant s'il la connaissait. « Oui, Massa, » répondit le vieux prédicateur. —« Eh bien! voilà ce qu'il a gagné à lire et à prier; et je vous préviens que la première fois que nous vous trouverons à genoux, vous serez traité absolument de la même manière. »

— « Pensez-vous ce que vous dites? » répliqua le nègre, en le regardant en face, en présence d'une cinquantaine de ses frères promptement accourus.

— « Si je le pense? Essayez, et vous verrez si dans dix minutes vos épaules auront une tête à supporter. »

A l'instant Ben, se retournant vers ses amis : « Prions Dieu, » leur dit-il,

d'une voix calme ; et, se mettant à genoux, il répandit son âme devant le Seigneur, le priant de pardonner à ces misérables le crime qu'ils venaient de commettre, de changer leurs cœurs par sa grâce, et de lui donner, à lui-même et à ses frères, de ne jamais le renier, quels que fussent les dangers qui pussent les menacer. Dès qu'il eut fini, il se releva et rentra dans sa cabine, sans que ses féroces ennemis songeassent à lui faire aucun mal. Voilà un grand homme au sein de la condition la plus obscure.

Cette grandeur, nous pouvons tou l'atteindre, pour peu que nous l voulions. Mais souvenons-nous qu'i y eut dans la carrière de Jean troi circonstances qui déterminèrent l succès qu'il obtint et sans lesquelle

ıs ne pouvons réussir nous-mê-
s.

:t d'abord Jean *s'y prit de bonne* *re.* Il n'attendit pas, pour servir u, que les mauvaises habitudes se sent enracinées dans son cœur ; il frappa dans leurs germes et les uffa. Bon exemple à suivre sans ard !

'ean fut *assisté dans ses efforts par* *Saint-Esprit.* Quand l'ange Ga-el annonça à Zacharie que Dieu ait lui donner un fils, il ajouta '«il serait rempli du Saint-Es-t dès le sein de sa mère. » Sans te précieuse intervention, la bonté la grandeur aux yeux de Dieu ıt absolument impossibles. Cher-ons donc le secours du Saint-Es-t, et le Baptiste aura bientôt des itateurs parmi nous.

Enfin Jean *renonça à tout ce qui*

aurait pu être un obstacle à la gra deur qu'il avait en vue. Il est dit lui « qu'il ne but ni vin, ni ce voise. » Il fut sobre et modéré. Il donna dans aucun excès, mais u avec sagesse de tous les biens do Dieu enrichit sa vie.

Oh! puissions-nous marcher sur l traces de ce vaillant serviteur Dieu! Puissions-nous parler co stamment selon la vérité, démasqu sans pitié le vice, souffrir patie ment les persécutions et les injur pour l'amour de Jésus-Christ!...

VI

Le don que Dieu réclame.

Mon fils, donne-moi ton cœur.
(Prov., XXIII, 26.)

Supposez que l'ange Gabriel descendît en ce moment du haut des cieux, et qu'il se tînt là devant nous tout resplendissant de lumière et de beauté : quel magnifique spectacle ce serait ! Supposez, en outre, qu'il tirât de sous sa robe blanche un rouleau de papier et qu'il vous dît : « Ici sont inscrits les noms de cinquante garçons et de cinquante jeu-

nes filles que Dieu m'a chargé d'inviter à lui donner quelque chose, » comme votre cœur battrait avec force! Chacun se demanderait : « Est-ce que mon nom s'y trouve, et quel est le don que Dieu peut réclamer de moi? » Puis, comme tous ceux dont les noms auraient été prononcés s'empresseraient de courir chez eux et d'en rapporter ce qu'ils auraient de plus précieux, pour le remettre au messager céleste, celui-ci son plus beau livre, celle-là sa plus grosse poupée, cet autre sa montre et le reste!

Sans doute il n'y a pas d'ange dans ce temple, il n'y a qu'un homme qui vous parle, mais cet homme est un ministre de Dieu, et c'est en son nom qu'il s'adresse à vous, et qu'il vient vous demander de lui donner quelque chose qui est

à vous et qu'il tient à posséder. « Mon fils, » dit Dieu lui-même, « donne-moi ton cœur. »

Que faut-il entendre par donner son cœur à Dieu?

Pourquoi ce don est-il exigé de nous?

C'est à répondre à ces deux questions si sérieuses que nous consacrerons cet exercice.

Vous aurez remarqué, mes chers enfants, que Dieu ne vous demande, ni votre tête, ni vos mains, ni vos pieds. C'est le cœur qu'il lui faut et il n'a que faire du reste. La tête est le siége de la pensée, les mains sont des agents de travail et les pieds des instruments de locomotion; mais le cœur, qu'est-il?... Le centre des affections, et c'est là qu'est la source de la vie.

Dans une ville de premier ordre, pareille à la nôtre, qui renferme près de huit cent mille âmes, il y a divers endroits où l'on trouve tous les produits de l'activité humaine. Ici, l'hôtel de la monnaie, où l'on fabrique des pièces d'or, d'argent et de cuivre ; là, le chantier de marine où s'élèvent à grands frais d'énormes bâtiments. Plus loin, ce sont des imprimeries d'où sortent nos livres et nos journaux, des ateliers où l'on construit toute espèce de machines, des boutiques, des magasins, des pâtisseries, des pharmacies, etc... Impossible de trouver réunis dans un lieu unique ces différents articles.

Je visitais un jour les magasins de la Société Biblique, à New-York. C'est un immense établissement où l'on imprime la Bible dans presque

toutes les langues connues, la tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires pour la répandre dans le monde entier. Le nombre des pièces ou salles que renferme le monument est vraiment extraordinaire; eh bien, dans chacune d'elles on se livre à un travail particulier et toujours le même. Ici, on mouille le papier et on le prépare pour qu'il puisse recevoir l'empreinte des caractères; là, on compose les planches d'imprimerie; dans une troisième chambre on imprime; dans une quatrième on sèche les feuilles humides; ailleurs on presse. Puis viennent les pièces pour le brochage, pour la reliure, pour la dorure, pour le finissage, pour l'expédition, etc... Jamais on ne broche dans la salle où l'on imprime et réciproquement. Chaque partie de l'œuvre, on la

commence et on l'achève dans
lieu qui lui est destiné. Les chc
ne se passent pas autrement d
notre organisme physique et mo
Chaque homme, chaque femı
chaque enfant ressemble à un v
atelier. Chacun porte en soi un
distinct pour chaque espèce de trav
Il y a bien des choses à voir d
ce monde; les yeux sont chargé
ce soin. Il y a beaucoup à entend
c'est aux oreilles à s'acquitter
cette fonction. Aux narines rev
l'honneur de sentir, à la langue
lui de goûter, à l'extrémité
doigts celui de toucher, au cerv
celui de penser, et le cœur est c
partie de notre être qui semble
le siége de nos affections. Le co
vous le savez, est situé exacten
au centre du corps. Quand nous
parlons, nous posons généralem

notre main sur le côté gauche, comme s'il était exactement logé là. Mais il n'est pas plus du côté gauche que du côté droit; seulement les pulsations sont plus fortes dans le premier sens. C'est au centre même qu'il faut aller le chercher. Au point de vue organique, vous ne l'ignorez pas, le cœur est une substance charnue et résistante, presque ronde et aussi grosse que le poignet; il est divisé en quatre petites chambres, faisant les fonctions d'une pompe aspirante et foulante dont le jeu ne s'arrête qu'au moment de la mort. Est-ce bien là l'objet que le Seigneur convoite? Est-ce ce cœur matériel qu'il veut que nous arrachions de notre poitrine pour le lui donner? Nullement.

Il y a pourtant eu une nation qui adorait ses dieux de cette manière :

je veux parler des anciens habitants du Pérou, dans l'Amérique du Sud. On traînait dans le temple du dieu des victimes humaines, on les étendait sur un autel en face de l'idole, et on leur enlevait le cœur que l'on présentait tout fumant et en quelque sorte respirant encore à l'image de la divinité.

Mais le Dieu de l'Evangile ne réclame rien de pareil. C'est au figuré qu'il parle de notre cœur, qu'il considère uniquement comme le lieu où nos affections résident. Son langage équivaut donc à celui-ci : « Mon fils, donne-moi ton amour, dirige sur moi tous les sentiments de ta nature affectueuse; aime-moi par-dessus toutes choses. »

Et *maintenant pourquoi Dieu exige-t-il que nous lui donnions no-*

cœurs? Il y a deux raisons à cela : la première c'est *qu'il y a les meilleurs droits*. C'est pour lui qu'il les a créés et c'est à lui qu'ils appartiennent. Il y a au dedans de nous une place que Dieu s'est réservée et que nul, si ce n'est lui, n'a le droit d'occuper ; s'il n'y établit sa résidence, impossible pour nous d'être heureux, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Voici un frère et une sœur qui consacrent leur jour de congé, le premier à fabriquer un cerf-volant ou à construire un petit bateau, la seconde à habiller une poupée : le tout une fois terminé, la poupée mise comme une petite reine, le cerf-volant prêt à prendre son essor et le bateau à fendre les flots, supposez qu'une main étrangère s'étendît sur ces gracieux joujoux pour les déchi-

rer ou les briser; quelle affreuse chose ce serait !

Voici encore un homme qui élève à ses frais une grande et belle maison qu'il se propose d'habiter; mais au moment où il est sur le point de s'y établir avec sa famille, un voisin le prévient, y transporte ses pénates, et empêche le propriétaire légitime d'y pénétrer. Dites-moi, ne seriez-vous pas révoltés en face d'un tel acte? et hésiteriez-vous longtemps à traiter de voleurs ceux qui se rendraient coupables d'une semblable violence?

Il en est de même de nos cœurs, mes enfants ; Dieu, qui les a faits, tient à les garder et à y fixer sa résidence. Il dit quelque part, dans sa Parole : « Je me tiens à la porte (de vos cœurs) et je frappe : si quelqu'un entend une voix et m'ouvre la

, j'entrerai chez lui, je soupe-
vec lui. » Mais tant que nous
ommes pas disposés à les lui
er et à concentrer sur lui toutes
affections; tant que nous refu-
de l'admettre dans l'intérieur
et asile qui lui appartient, que
is-nous, sinon un acte de spo-
n au détriment de Dieu lui-
e? Oh! combien est grande la
anceté de ceux qui commettent
l forfait! Hé quoi! vous rougi-
de prendre à votre voisin une
elle, et vous n'avez pas honte
ever à votre Créateur et à votre
e ce qu'il regarde comme
infiniment précieux, ce qu'il
complu à façonner avec amour,
ui n'aurait jamais dû lui être
votre cœur, vos affections!
eu envoya un jour aux Juifs un
hète chargé de leur poser une

question bien singulière et dont ils durent être fort surpris : « Un homme dérobera-t-il Dieu? » (Malachie, III, 8.) A l'ouïe d'une telle demande, les Juifs se dirent probablement entre eux : « Non certainement; et quel est celui qui oserait se permettre une telle effronterie? » Mais avant qu'ils eussent le temps de formuler leur réponse, la voix divine les accusa de s'être rendus coupables de ce forfait. « Oui, » ajouta-t-elle, « vous me dérobez, vous et toute la nation. » — « Mais en quoi l'avons-nous fait? » dit le peuple. — « Dans les dîmes et dans les offrandes. » Il est ici fait allusion au dixième de son revenu que chaque Israélite devait offrir à Dieu; et quiconque manquait à ce devoir détournait à son profit ce qui appartenait à l'Eternel. Si donc c'était un vol que de

ne pas donner à Dieu, en fait d'argent, de grains ou de bétail, ce que le Juif pouvait considérer comme sa propriété privée, que sera-ce, si nous nous obstinons à garder pour nous seuls, ce cœur, objet de ses plus vifs désirs, ce cœur, dont nous l'avons frustré et sur lequel il a des droits que nul ne peut lui disputer?

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il a les premiers droits sur notre cœur qu'il nous faut le lui laisser prendre : c'est aussi *parce que nul ne peut en faire un meilleur usage que lui.*

Qu'est notre cœur, au moment où il commence à palpiter sous notre poitrine? Est-il bon et saint? Quelques-uns peuvent essayer de le croire, mais l'Ecriture le nie absolument : « Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes

choses. » Et quelle transformation Dieu fera-t-il subir à des cœurs pareils! Il les changera et les purifiera Il a promis de « mettre en nous un cœur nouveau et un nouvel esprit d'arracher notre cœur de pierre e de le remplacer par un cœur d chair » (Ezéchiel, XXXVI, 26). Dan son entretien avec Nicodème, Jésu déclare à ce docteur que c'est par puissance du Saint-Esprit que s'o père le miracle de la nouvelle nai sance et du changement du cœ (Jean, III, *passim*). Jacques nous pa des moyens dont l'Esprit se sert po atteindre son but. « Il nous a enge drés, » nous dit-il, « de sa prop volonté par la parole de la vérité (Jacques, I, 18). Nul ne peut exp quer, assurément, la manière do cette transformation s'accomplit; to ce que nous savons, c'est que le 1

même du renouvellement du cœur est une bienheureuse réalité, et qu'il y a un abîme entre le cœur naturel et primitif et celui que le Saint-Esprit a régénéré par la puissance de la parole sainte.

Je me souviens d'avoir vu dans un album les photographies de ces deux cœurs. Dans l'intérieur de celui qui appartient au vieil homme se trouvait Satan entouré de toutes espèces d'insectes et de reptiles allant et venant sans cesse : triste représentation des mauvais penchants auxquels est enclin le cœur naturel. Dans le second, dans celui dont le nouvel homme est le maître, se tenait Jésus tout inondé d'une lumière céleste, tandis qu'une colombe éblouissante de blancheur planait sur des flots d'azur.

Le premier est orgueilleux, co-

lère, désobéissant, égoïste et obstiné; l'autre est humble, doux, soumis, saint et bon. Dieu a établi un parallèle entre eux dans le Ve chapitre de l'épître aux Galates. Le cœur naturel est plein d'adultère, de fornication, d'impureté, de souillure, d'idolâtrie, de ruse, de haine, de jalousie, de séditions, de rapines, de meurtre, etc...; tandis que le cœur nouveau est paré des fruits de l'esprit, qui sont l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la douceur, la bonté, la foi, la bienveillance, la tempérance. Le contraste est aussi complet que possible.

Ce cœur nouveau, ce trésor que rien ne remplace, Dieu seul peut le créer en nous; mais il ne le fera qu'à la condition que nous nous donnions nous-mêmes à lui.

Après avoir renouvelé nos cœurs,

le Seigneur les nettoiera et les sanctifiera. Qu'il est triste d'avoir un cœur tout recouvert de souillures! Que penseriez-vous d'un enfant qui aurait atteint l'âge de douze ans sans s'être lavé une seule fois le visage? Eh bien, le spectacle d'un cœur impur et sali par le péché est infiniment plus affreux à contempler. Et combien n'y en a-t-il pas qui se trouvent dans ce cas et que la corruption et la laideur envahissent tous les jours un peu plus! Et nos cœurs resteront dans cet état, tant que nous ne les aurons pas remis, dirai-je, entre les mains de Dieu pour qu'il les lave et les nettoie par sa Parole. Sa Parole, en effet, est l'onde pure qui enlève toutes nos taches morales, de même que l'eau matérielle ôte de nos mains et de notre corps tout entier les taches de pous-

sière ou de sueur qui les d
Une courte histoire fera mi
ma pensée.

Un pasteur aperçut un j
promenant près d'un ruiss
femme qui lavait de la la
laine était mise dans un
l'on plongeait à plusieurs
dans l'élément limpide, j
qu'elle fût parfaitement
blanche. L'ecclésiastique e
conversation avec cette fem
demanda si elle le connaiss

« Si je vous connais! »
elle, « je le crois bien, et j
rai Dieu toute ma vie d
m'a permis de vous ente
cher, il y a déjà quelque
un sermon qui m'a com
décidée pour l'Evangile. »

— « Je suis heureux d
gage, » reprit le prédicate

riez-vous la bonté de me rappeler le texte du discours qui vous a si fortement touchée ? »

— « Oh ! monsieur, je serais fort embarrassée ; j'ai une si mauvaise mémoire ! »

— « Mais alors je ne comprends pas que vous ayez pu en retirer quelque bien, si vous ne vous souvenez pas même de quoi il était question. »

— « Monsieur, » répliqua la femme, « mon esprit est semblable à ce tamis qui ne retient pas l'eau, mais lui laisse le temps néanmoins de laver la laine. Ma mémoire a de la peine à garder les paroles que j'entends, mais au fur et à mesure que celles-ci traversent mon cœur, elles le purifient par la grâce de Dieu. Je ne suis plus l'esclave du péché, et tous les jours je supplie mon Sauveur de

me laver dans son sang précieux. »

J'ajoute, en terminant, que nos cœurs ainsi renouvelés et sanctifiés se sentiront *heureux*. Impossible de trouver la paix, tant que nos cœurs ne sont pas régénérés. Si votre bras s'était cassé ou démis, pourriez-vous éprouver du plaisir à le mouvoir? Assurément non; plus vous le remueriez, plus seraient vives les douleurs que vous auriez à endurer; et il en serait ainsi tant que votre bras n'aurait pas été remis dans sa position première et normale. De même tant que la grâce divine n'a pas redressé nos cœurs, tout est triste et décoloré pour nous; pas moyen de goûter une heure de bonheur véritable. Et c'est pour ce motif que nous devons nous hâter de prendre nos cœurs et d'aller les déposer dans le sein de Dieu, pour qu'il les change,

our qu'il les guérisse, pour qu'il es convertisse.

Ne voulez-vous pas, mes jeunes mis, donner votre cœur à Dieu? Ne ous mettrez-vous pas à genoux dès présent pour demander au Saint-Esprit son assistance bénie?

VII

La route qui est agréable.

Ses voies sont agréables et tous ses sentiers ne sont que paix.
(Prov., III, 17.)

La première question que l'on se sent enclin à poser à l'ouïe de ce texte est celle-ci : de quelles voies s'agit-il ? Nous n'avons qu'à remonter au verset 13e, et nous voyons que le mot sagesse est le sujet de la phrase. Or, toutes les fois que ce terme se rencontre dans la Bible, il signifie la vraie religion ; c'est donc les *voies*

de la religion que Salomon avait en vue.

L'Ecriture nous parle de deux chemins que suivent les hommes. L'un est le chemin du monde, celui du péché et de la perdition, qui est constamment encombré de voyageurs; l'autre est le chemin de la piété, étroit et presque désert, que trouvent seuls les élus.

Six choses contribuent à rendre un chemin agréable pour le voyageur, et toutes les six nous les rencontrons dans *les voies de la sagesse.*

Et d'abord un guide intelligent et sûr. Si vous aviez à traverser un pays que ne sillonnât aucune route, vous auriez bien des difficultés à vaincre, avant d'arriver à la frontière; et qui sait si vous l'atteindriez jamais? Quand les mariniers lancent leurs navires

sur les flots, ils ne voient aucun sen
tier particulier qu'ils puissent suiv
sur la surface mobile des onde
Point de bornes kilométriques po
marquer les distances, point de s
gne indicateur qui permette de s'o
rienter. Mais le marin prend sa bou
sole et arrête son regard sur cet
petite aiguille tremblante qui
tourne sans cesse vers le nord,
ce merveilleux instrument lui tie
lieu de chemin et de guide; sa
cette ressource, un trajet sur mer s
rait aussi dangereux qu'insensé.

Près de Rome, en Italie, il y a u
immense cimetière souterrain q
l'on appelle les Catacombes, et q
a une étendue de près d'une lieue
demie. Les divers sentiers qui lo
gent les tombeaux s'y croisent
bien dans tous les sens qu'il sera
difficile, même en plein jour, de su

vre jusqu'au bout celui que l'on aurait choisi. Or, pas un rayon de lumière ne pénètre dans ces cavités ténébreuses et glacées. Vous devez juger du danger qu'il y aurait à s'y aventurer seul, sans un mentor intelligent et expérimenté. Plusieurs téméraires y sont restés enfouis, pour n'avoir voulu prendre aucune précaution, si bien que l'on a dû en interdire absolument l'accès. Quelques années avant que cette mesure eût été arrêtée, un jeune homme résolut d'en explorer les profondeurs. Muni d'un flambeau et d'un peloton de fil fixé par l'une de ses extrémités à l'entrée de la caverne, il s'avançait lentement le long de ces sombres corridors, parcourant du regard les noms et les inscriptions gravés sur les pierres funéraires dans ce royaume de la mort. Il y avait

déjà deux ou trois heures qu'il mar chait de la sorte et sans avoi éprouvé le moindre désagrémen quand, soudain, au moment où i revenait sur ses pas, son flambeau s'éteignit, et dans le trouble que lu occasionna cet accident, il laissa tomber son peloton, l'unique objet sur lequel il pût compter pour sortir de ce labyrinthe. Il se baissa immédiatement pour le ramasser, mais il ne trouva rien; il étendit ses mains dans toutes les directions, et toucha minutieusement le sol tout autour de lui pour ressaisir ce précieux peloton, son seul espoir de salut, mais tout fut inutile. Il revint plusieurs fois à la charge, se tournant, se retournant, avançant, reculant... vains efforts. Alors le découragement le prit et le désespoir envahit son âme. La pensée qu'il était enseveli vivant

dans cet affreux tombeau le fit frissonner. Il se mit à songer à sa demeure, à ses parents, à ses amis, aux splendeurs de la création qui se déroulaient au-dessus de lui, et il pleura amèrement à l'idée de l'acte insensé qu'il avait voulu accomplir. Mais il comprit bientôt que ses larmes, si légitimes qu'elles fussent, ne le tireraient pas d'embarras. Aussi résolut-il de faire un effort désespéré avant de se laisser mourir. Il essaya, au milieu des horreurs de sa position, de se frayer une voie dans la direction de l'ouverture. Mais il n'avait pas de guide et il sentit combien il était pénible d'en être privé. Il marchait en tâtonnant, s'arrêtait un moment, puis reprenait sa marche. Ce travail dura quatre ou cinq heures qui lui parurent autant de siècles. Finalement, ses forces tra-

hirent son ardeur; il était brisé d'émotions et de fatigues, et il lui semblait impossible de faire un pas de plus. Déjà il tombait épuisé sur le sol, sans ressources et sans consolations, quand il crut apercevoir une légère lueur. Son cœur se rouvrit à l'espérance, et l'énergie lui revint. Il s'avança ou plutôt se traîna un moment sur ses genoux; et voici, ô bonheur! au détour du sentier où il s'était engagé, il se trouva en face de la pure et pleine lumière du jour. Une bienveillante Providence l'avait dirigé dans l'obscurité et conduit en toute sûreté jusqu'à l'entrée de la caverne.

Dans le domaine religieux, c'est la Bible qui est notre guide, guide sûr, qui ne nous égare jamais, nous signale les endroits dangereux et nous enseigne les moyens de les

éviter. Ce guide s'offre à nous pour nous accompagner partout et nous escorter jusqu'à la porte des cieux.

Après un guide intelligent et sûr, ce qui rend une route agréable, *c'est la bonne société qui chemine avec nous.*

Si vous voyagez seul, sans pouvoir causer avec personne, pendant une marche d'une journée, combien la route vous paraîtra longue et fatigante ! Mais si vous avez avec vous deux ou trois bons amis, qui alimentent la conversation, vous décrivent les lieux que vous traversez, vous dépeignent le caractère des personnes qui y séjournent, votre attention sera constamment tenue en haleine ; le temps s'écoulera sans que vous y songiez, et vous serez tout étonné d'arriver si promp-

tement au terme de votre vo
Ceux qui s'avancent dans le
tiers de la sagesse ont le bo
de rencontrer à chaque pas d'
lents compagnons qui se joign
eux et doublent leurs forces. (
Moïse s'adressa à son beau-père
l'engager à devenir Israélite et
vir le Dieu d'Abraham, il lui
« Viens avec nous, et nous te
du bien; car nous allons au pa
sujet duquel l'Eternel nous a
Je vous le donnerai. » De m
dès que nous commençons à
nir chrétiens, nous entrons da
voie qui mène à la terre de la
messe, à la Canaan céleste
l'Eternel veut nous garantir la
session. Pour atteindre ce bien
reux pays, nous avons pour
tous les enfants de Dieu. Que d
les anges eux-mêmes nous e

tent, eux qui, au témoignage de saint Paul, sont des « esprits envoyés pour exercer leur ministère en faveur des héritiers du salut, » et qui, d'après le roi-prophète, « campent autour de ceux qui craignent le Seigneur et les délivrent. » Sans doute, ce sont là des compagnons muets et silencieux, et, de plus, invisibles. Mais pourtant ils sont là, avec la mission céleste de prendre soin de nous, de nous protéger et d'écarter les maux que Satan et les méchants esprits voudraient faire pleuvoir sur nous.

Mais nous avons encore plus et mieux. Dieu lui-même se propose pour marcher à côté de ceux qui vont dans les *sentiers de la sagesse.* Avant le déluge, ce fut Enoch qui « chemina avec Dieu, » d'après la formelle déclaration de la Bible; ce

qui est une explication et une confirmation anticipée de cette parole de Jésus : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous *établirons chez lui notre résidence.* » Saint Jean ajoute : « Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » Il me semble que c'est là une société dont on a le droit d'être fier. Songez-y bien, mes amis. Quoi ! avoir pour compagnon le Seigneur Jésus-Christ, qui ne se tait point, lui, comme les anges, bien qu'il soit invisible comme eux, mais qui parle à son peuple en cheminant avec lui et le comble de joie par ce doux entretien ! Quel ineffable privilége ! Un jour, il joignit deux de ses disciples en une certaine occasion, et il conversa avec eux ; et voici, pendant

u'il parlait, « leur cœur brûlait au edans d'eux, » et ils se sentaient i heureux qu'ils se croyaient déjà ransportés dans le ciel. Sachez que ésus s'adresse encore aux siens ; il ne murmure pas sans doute des mots à leurs oreilles, mais il leur inspire de saintes pensées et de nobles désirs. Il leur parle des précieuses promesses qu'il leur a laissées, de ce qu'il a fait à leur intention, de ce qu'il a souffert pour leur salut, et de la glorieuse habitation qu'il tient en réserve pour eux dans a céleste patrie. Il n'y a rien au monde qui puisse nous rendre plus heureux que d'avoir Jésus pour notre compagnon de route. Un excellent chrétien, plein d'amour pour le Sauveur, écrivit un jour sur ce sujet es lignes suivantes, encadrées dans un de nos plus beaux cantiques :

Quand l'esprit de Jésus me touche de sa flamme,
Je me crois transporté sur les hauteurs des cieux;
Et lorsque son amour vient inonder mon âme,
La prison la plus sombre est palais à mes yeux.

Une protection assurée est une troisième condition d'agrément quand on voyage.

Si vous aviez à parcourir un pays tout semé de trappes souterraines, où vous seriez exposés à tomber à chaque pas, vous ne savoureriez guère, je pense, les charmes de la route. Vous vous souvenez de l'histoire que Jésus raconta au sujet de cet homme qui descendait de Jéru salem à Jéricho, et qui tomba a milieu d'une bande de voleurs q le dérobèrent, le dépouillèrent, blessèrent et le laissèrent pour m La voie qui reliait ces deux vi était extrêmement dangereuse; se développait en spirale autou

ıutes montagnes et était fort étroite. le était bordée par d'affreuses ca-ırnes, d'où s'èlançaient les bri-ınds pour détrousser les passants, même pour les assassiner. Elle t tout aussi dangereuse aujour-hui, et il s'y est commis tant de imes, qu'on l'appelle « la voie nglante : » si jamais vous allez ı Palestine, vous ferez bien de ne ıs vous y aventurer sans être es-ırtés d'un piquet d'hommes armés. ne peut y avoir agrément dans ı voyage, qu'à la condition qu'il ait sécurité; et il n'y aura sécu-té que si l'on se sent protégé.

Les sentiers de la vie que nous ıons à suivre sont pleins de dan-ırs. Ils sont tous infestés de vo-ıurs. Satan est là avec les mauvais ıges, dont il est le chef. C'est ımme le capitaine de la bande ho-

micide. Son but est de dépou
nos âmes de tous bons sentim
et de nous entraîner dans l'ab
où il a déjà enchaîné tant de p
vres créatures. Redoutons de t
ber entre ses mains; ce serai
plus affreux malheur qui pût fo
sur nous. Nul n'est capable de n
garantir des atteintes de cet a
déchu, et nous n'y pouvons
nous-mêmes; il n'y a que Jésus
soit en mesure de nous soustrai
ses fureurs. Nous ne voyons
Satan, mais lui le voit; il sai
sont ses piéges, ses embûches
il nous en préserve. Il dit un jo
Abraham : « Je suis ton bouclie
Abraham était exposé aux mê
vicissitudes que nous; il avait à
suyer les mêmes orages et à s
les mêmes tentations. Il éprou
le besoin d'avoir auprès de lui

protecteur en qui il eût une pleine confiance ; et ce protecteur, il le trouva dans le Seigneur lui-même, qui lui avait promis de l'assister dans toutes ses épreuves, et qui ne faillit pas à ses engagements. Ce privilége nous est assuré à nous aussi, si nous ne nous détournons pas des *voies de la sagesse.* C'est Jésus qui nous y accompagnera et qui nous couvrira de ce bouclier contre lequel viennent s'émousser les dards de l'ennemi. Comment s'y prendra-t-il ? demandez-vous sans doute. Le voici.

Au sixième chapitre du second livre des Rois nous est raconté l'un des traits les plus remarquables de la vie d'Elisée. Ce prophète s'était établi dans un petit village sur une montagne, en Israël. A cette époque, le roi de Syrie faisait la guerre

au roi d'Israël. Or, toutes les fois que le prince syrien tenait conseil avec les capitaines de son armée et dressait un plan d'attaque contre ses ennemis, Elisée avait connaissance de ce plan, grâce à l'esprit prophétique qui était en lui, et le révélait à son roi, qui prenait ses précautions pour le faire avorter. Le roi de Syrie, l'ayant appris, fut fort irrité contre l'homme de Dieu, et il envoya un corps de troupes pour se saisir de sa personne et le mettre à mort. Les soldats vinrent donc aux pieds de la montagne qu'habitait le prophète et l'entourèrent de telle manière que celui-ci ne pouvait échapper. Au matin, quand le serviteur d'Elisée se leva et aperçut les chevaux et les chariots qui les tenaient assiégés, il fut fort effrayé et s'écria : « Hélas ! mon maître, que

ferons-nous? » Mais l'homme de Dieu ne manifeste aucune crainte ; il se savait protégé par une puissance invisible, et il pria l'Eternel de se dévoiler aux regards de son serviteur, pour calmer ses appréhensions. En effet, celui-ci vit bientôt, des yeux de la foi, une nuée de cavaliers célestes qui campaient autour de lui et de son maître, et qui étaient chargés de les préserver des attaques des Syriens. Aussi rien d'étonnant qu'ils aient échappé l'un et l'autre, et qu'ils aient été délivrés de la manière que l'écrivain sacré le raconte. N'est-ce pas là une preuve bien remarquable que Dieu est pour son peuple un bouclier, une forteresse et un sûr asile? Et c'est parce que les chrétiens le savent qu'ils marchent joyeusement dans les *voies de la sagesse*.

Ce qui contribue, en quatrième lieu, à rendre notre trajet agréable, c'est la certitude de ne *manquer de rien de ce qui peut être utile à notre subsistance.*

Quiconque a voyagé tout le jour, les épaules accablées sous le poids d'un pesant fardeau, sait quelle satisfaction particulière l'on éprouve quand on peut se reposer le soir sous un toit hospitalier. Se débarrasser de sa charge, sécher ses vêtements, se laver les mains et les pieds, s'asseoir à une table bien approvisionnée, et puis, quand la faim est apaisée et la soif étanchée, s'étendre tout de son long dans un lit bien propre et bien moelleux, quelle succession de soulagements et de plaisirs ! Si l'on n'avait pas cette perspective, si l'on ne pouvait se procurer aucun de ces avantages, rien ne serait plus pénible et plus douloureux

que d'être obligé de voyager. Nous entendons souvent dire que des matelots, engagés avec leur navire sur des mers lointaines, se voient plus d'une fois dépourvus de provisions; plus rien à boire et à manger; à peine quelques biscuits durcis qu'il faut tremper dans l'onde amère, et voilà tout. Ah! certes, c'est une situation bien triste que celle-là. Comment avoir le courage de poursuivre sa route avec un corps épuisé? Comment se réjouir, quand on n'a d'autre ressource que de succomber à la plus affreuse des morts?

Ces accidents arrivent sur terre tout aussi bien que sur mer. Il y a quelques années, une compagnie de soldats fut chargée d'explorer l'isthme de Darien, également appelé isthme de Panama, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de le couper par un ca-

nal qui relierait l'Atlantique au Pacifique : ce qui dispenserait les navires de descendre jusqu'au fond de l'Amérique du Sud et de doubler le cap Horn. Nos voyageurs se flattaient que l'expédition ne durerait que quelques jours ; aussi se bornèrent-ils à prendre quelques minces provisions. Mais la distance à franchir était bien autrement grande qu'ils ne l'avaient supposé. Il fallut se frayer péniblement une voie à travers un désert où aucun sentier n'était tracé. Plusieurs semaines s'écoulèrent; leurs ressources diminuaient avec une effrayante rapidité. Souvent, après une journée de marche et de fatigue, il ne leur restait d'autre consolation que de coucher sur le sable, après avoir mangé quelques racines et s'être rafraîchis avec une poignée de mûres. Un grand

ombre mourut d'inanition; pres-
ue tous furent réduits à l'état de
quelettes; et ceux qui revinrent,
près que l'on avait perdu tout es-
oir de les revoir, provoquèrent une
mmense pitié. Ils avaient fait à leurs
épens cette rude expérience, qu'une
oute est plus ou moins agréable,
uivant que les provisions de voyage
ont plus ou moins abondantes.

Mais ceux qui sont engagés dans
s sentiers de la sagesse ont tout à
ouhait, et leurs besoins sont promp-
ment satisfaits. Dieu leur ouvre en
sus-Christ les trésors de sa grâce
pourvoit à tout ce qui leur est
écessaire. Les dimanches, ces jours
u Seigneur, sont pour eux des
urs de repos et de rafraîchisse-
ent spirituel. Le temple est comme
ne maison hospitalière qui s'élève
r la route que suivent les voya-

geurs et où ils trouvent un abri contre l'orage. La table royale y est dressée, et chacun peut venir s'y asseoir. Voici le pain descendu du ciel et qui procure à tous ceux qui en mangent la vie éternelle. Voici les sources d'eau vive, le puits de Jacob où l'on peut puiser en toute liberté pour étancher sa soif de vérité et de bonheur. Ceux qui boivent de cette eau n'auront jamais plus soif; mais ils sont arrosés et rafraîchis à toujours. Lorsque David parcourait ses sentiers, il s'écriait « L'Eternel est mon berger; je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans les gras pâturages; il me conduit le long des eaux tranquilles. Il dit ailleurs que d'autres souffrent peut-être de la faim; mais que pour ceux qui s'attendent au Seigneur, ils ne manqueront de rien de ce qui peut

leur être utile et agréable. C'est là une bien glorieuse promesse, et tous ceux qui s'arrêteront dans cette voie en recueilleront les fruits.

Ce qui ajoute aux charmes du voyage, *c'est la récompense qui nous attend au terme.*

Vous connaissez tous le grand désert du Sahara, en Afrique. C'est un vaste océan de sable qui s'étend, en longueur et en largeur, à une distance énorme. Là, point de routes, point de lieux ombragés, point de fraîches fontaines, point de montagnes aux cimes majestueuses sur lesquelles puisse se reposer l'attention, point de champs de blé, point de vallées, point de ruisseaux au doux murmure, point de jardins fleuris, point de bosquets servant de demeure à l'oiseau qui gazouille. Allez

à droite, à gauche, partout d'im menses plaines d'un sable brûlan se déroulent à vos regards. Suppc sez que vous eussiez à parcourir ce parages arides : vous y promettrie vous de vives jouissances? J'en dout N'ayant point de perspective agréa ble à contempler ou à prévoir, tou serait pour vous triste et décolor Vous songeriez aux sites délicieu et aux gracieux sentiers que vou avez eu l'occasion d'admirer ailleur Et le contraste rendrait encore pl cruelle votre position présente.

La Suisse, vous le savez, est pe être le plus merveilleux pays q y ait au monde. Des milliers touristes s'y rendent tous les pour en admirer les scènes g dioses; et c'est cette perspecti les attire et qui les ravit. Vo hautes montagnes dont les so

sont tout couverts de neige. Souvent les nuages s'amoncellent tout autour, et, en plein jour, les rayons solaires qui les traversent viennent se réfléchir sur ces couches blanchâtres, auxquelles il prête toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il est d'autres montagnes qui sont garnies de sombres forêts, et sur les flancs desquelles s'épanchent des courants d'une onde pure comme autant de filets argentés, ou bien se précipitent des torrents aux accents criards et aux flots écumeux. Les perspectives varient, changent, se multiplient à l'infini; et c'est là pour le voyageur une source perpétuelle d'agrément.

Mais, me direz-vous, quel genre de perspective peut espérer de contempler celui qui marche dans les sentiers de la sagesse? Oh! il est brillant, je vous assure, et il n'en

est point qui le puissent égaler en richesse et en beauté. Il voit briller de sur sa route les horizons lumineux de la cité sacrée. N'avez-vous jamais lu un livre intitulé *Voyage du chrétien vers l'éternité bienheureuse?* C'est, après la Bible et avec l'Imitation de Jésus-Christ, le meilleur ouvrage de piété que je connaisse. Il y est question d'un homme, nommé Chrétien, qui, étant parvenu, dans son long trajet, au sommet d'une contrée appelée « la Montagne des Délices, » regarda à travers un télescope et vit se dessiner les magnificences des cieux. Dans le chemin de la sagesse, il y a plusieurs points d'où l'on peut apercevoir nettement la patrie d'en haut. Ces montagnes, ce sont les promesses que Dieu a écrites dans la Bible. Lisez, par exemple, les deux der-

niers chapitres de l'Apocalypse : quelle ravissante description des cieux ! Il semble que l'on voie, que l'on touche, que l'on savoure les beautés, les splendeurs de la Jérusalem nouvelle. Et combien d'autres endroits d'où les merveilles de la vie à venir apparaissent aux yeux de la foi ! Ah ! sans doute, il en avait entrevu les délices, le poëte qui a composé ce cantique que nous aimons tant à chanter :

Il est un lieu, plein de joie et de charmes,
Des rachetés le glorieux séjour ;
Là, plus de maux, et partant plus de larmes ;
Là, plus de nuit, plus de déclin du jour.
Dans cet Eden, sous un divin ombrage,
Règne sans fin le printemps le plus doux ;
La mort vaincue et dévorant sa rage
Ne frappe plus les élus de ses coups.
Dans cet asile, au sein de l'allégresse,
Quand entrerai-je? ô bien-aimé Sauveur !
Quand viendras-tu, dissipant ma tristesse,
De sainteté, d'amour, remplir mon cœur ?

Enfin, *le but que nous avons en vue contribue à répandre plus ou moins d'agrément sur notre trajet.*

Quand nous entreprenons un voyage, nous sommes affectés d'une manière différente, suivant le lieu où nous nous rendons. Ici, je serai compris sans aucun doute par tous ceux qui ont dû aller dans quelque pension ou collége. Vous savez que vos sentiments étaient tout autres, suivant que vous quittiez la maison paternelle ou que vous y retourniez. Et pourtant, dans les deux cas, c'était bien la même voie que vous aviez à suivre. Toute la différence gîsait dans le but que vous deviez atteindre. En vous mettant en route, pour la première fois, vous aperceviez, au terme de votre voyage, une école pleine d'étrangers que vous n'aviez jamais vus auparavant. Vous

songiez en tremblant aux nouveaux devoirs que vous auriez à remplir, aux difficultés, aux perplexités dont vous alliez être entourés. Cette crainte de l'inconnu, ces appréhensions de l'avenir rendaient bien pénible et bien amer ce pèlerinage vers votre prison. Mais le jour de la distribution des prix, au moment où les écoliers congédiés avaient la permission de rentrer chez eux, quelles manifestations joyeuses, quelle illumination sur vos visages, quel entrain dans vos mouvements ! Ce n'était plus la salle d'étude avec ces bancs, ces livres, ces maîtres toujours les mêmes, ces devoirs, ces pensums que vous aviez sous les yeux, mais bien ce *home* (1), si doux,

(1) Nous avons cru devoir conserver le mot anglais dont rien ne rend la douceur et qui est d'ailleurs plus ou moins passé dans notre langue.

si chéri, si gracieux à contempler de loin, ce *home* où tout respire le bonheur, où tout vous sourit, où tout vous charme, où tant d'objets, tant de témoignages d'affection vous attendent ! Avec quelle rapidité, avec quel débordement de joie vous franchissiez la distance qui vous séparait du toit paternel ! Combien elle vous paraissait agréable, cette route qui vous semblait si triste quelques mois auparavant !...

Prenons un autre exemple. Voici une voiture renfermant deux jeunes gens qui se rendent au même endroit. Ils sont assis l'un à côté de l'autre, dans le même compartiment, suivant la même route respirant le même air, voyant se dérouler devant eux les mêmes magnificences; mais, tandis que l'un

'eux cause , rit, et paraît aussi ıyonnant et aussi heureux qu'une ›urnée de printemps, l'autre se ιit, ne sourit jamais, ne s'intéresse rien de ce qui l'entoure. Les traits llongés, les yeux baissés, il cherhe à se soustraire aux regards de es voisins, et tout en lui porte 'empreinte du désespoir. D'où vient ette différence ? Je vais vous le ire. Le premier de ces voyageurs ıtourne de la terre étrangère où a passé plusieurs années, et il t que des visages amis, une corle réception l'attendent au foyer ıestique. Son cœur tressaille d'éion, tout son être bondit d'imnce et de joie. Les arbres, les les fleurs semblent revêtir un de fête. Le second a commis ux; son crime a été décou- ɜt il a reçu l'ordre de se ren-

dre à la ville voisine pour y ê
jugé, condamné et puni. Il se
présente les larmes de ses parent
la douleur de ses amis, sa honte
son humiliation, et la nature
pour lui revêtue du voile de triste
qui recouvre ses pensées.

De même, ceux qui parcourent
long et périlleux sentier de la
sont agités de sentiments dive
Les uns sont tout inondés de jo
parce qu'au terme de leur pèle
nage, le ciel leur apparaît avec
myriades de bienheureux, avec D
le Père et Jésus leur Sauveur bi
aimé pour guide et pour appui.
autres sont inquiets, soucieux, p
fois mornes et désolés, parce
leur horizon est tout chargé d'ob
rités.

Et maintenant, si vous me

mandez : comment pénétrer dans ces sentiers et y marcher? je vous répondrai brièvement : Pendant son séjour ici-bas, Jésus a dit : « Je suis la voie ; » et encore : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. » D'où il résulte que si quelqu'un sent qu'il est pécheur et qu'il a besoin de pardon, il doit demander à Dieu de lui faire grâce pour l'amour de Jésus. S'il y en a qui gémissent sur la méchanceté de leur cœur et sur leur impuissance à le changer, qu'ils s'approchent de Jésus et le prient de détruire en eux les mauvais sentiments qui les rongent, et de les rendre semblables à ce glorieux modèle. Il n'y a pas d'autre moyen de pénétrer et de persévérer dans la voie de la sagesse.

VIII

Prédictions concernant les enfants.

On peut reconnaître, par les actions d'un enfant, si sa conduite sera pure et droite.

(Prov., XX, 11.)

Il y a plusieurs manières de connaître une personne. On peut la connaître *de vue*. Ainsi, quand je traverse une certaine rue de notre ville, j'aperçois dans un coin, adossé à la muraille, un pauvre nègre aveugle qui demande l'aumône et offre des allumettes à vendre. Où que ce fût que je le rencontrasse, je le dis-

erais à coup sûr. Mais quel est
ıom, où est sa résidence, a-t-il
'amille? Je l'ignore. — Parfois,
ıe connaît quelqu'un que *de*
Il n'est personne parmi vous
ı'ait entendu parler de la reine
ria ou de l'empereur Napoléon;
urtant, si ces deux célébrités
ıontraient en ce moment dans
ɜmple, dans un costume ordi-
, il en est fort peu qui se dou-
ɜnt de leur présence. — En cer-
cas, c'est par la *description* que
fait d'elle qu'une personne est
née à notre attention. Si l'on
dit que M. X. a les cheveux
ɜs, le teint pâle, l'œil droit de
rs, le nez surmonté d'une grosse
, qu'il est très-petit de taille et
traîne péniblement le pied gau-
il est certain que vous le recon-
ez du premier coup, si vous ve-

nez à le rencontrer. — Enfin, c'est surtout d'après *ses actions* que l'on peut connaître un individu. Noé est pour nous l'homme qui a construit l'arche; Moïse, celui qui conduisit pendant quarante ans les Israélites dans le désert; David, le héros qui tua Goliath; Daniel, l'Israélite qui fut jeté dans la caverne des lions; Christophe Colomb, le marin qui a découvert l'Amérique; Luther, l'homme de Dieu qui a opéré la réformation de l'Eglise. Quand nous lisons l'histoire de tous ces personnages, nous apprenons à les juger d'après l'œuvre qu'ils ont accomplie. C'est bien de cette manière de connaître que veut parler l'écrivain sacré, en l'appliquant à l'enfance; car sachez bien que cela est vrai des petits tout aussi bien que des grands.

Il y a deux points que je vais

ɔoser à vos réflexions, à l'occa-
. de notre texte :

uc faut-il entendre par « actions »
s le cas qui nous occupe?

ue peut-on savoir d'un enfant d'a-
: ses actes?

ɜ pense que lorsque Salomon ɔloya le mot « *actions*, » il son-
.t au caractère de l'enfant, aux itudes qu'il forme, aux compa-
ɜs qu'il fréquente.

t d'abord son *caractère*. C'est là terme dont on se sert pour dési-
r les dispositions dont nous ımes animés à l'égard de ceux nous entourent. Il nous arrive -souvent d'observer les autres à 'ers une espèce de lunette mo- qui nous les fait paraître bien ɜrents de ce qu'ils sont en réa- . Si je vous regarde à travers un

verre bleu, vos traits prendro
mes yeux la couleur du verre
même; cela prouve, non que
soyez bleus ou rouges, mais
que je vous regarde d'une
nière qui n'est pas la bonne.
quand on juge quelqu'un
près son caractère, on peut
à peu près certain de ne pa
tromper sur son compte. Nous
mes plus ou moins ce que nou
le caractère que nous avons. (
y a autant de diversité dans le
ractères que de différence dar
couleur des yeux, des cheveu
du teint.

Ainsi, certains enfants ont u
ractère *revêche*. Dites-leur
mots, et une réponse rude e
chignée ne se fera pas attendr
grognent et se hérissent comm
animaux qui semblent prend

tâche de se rendre aussi laids que possible. Si vous leur demandez une légère faveur, vous êtes sûr d'essuyer un refus, et cela, sous une forme aussi désagréable que grossière. D'autres, au contraire, ont un *excellent* caractère. Quand on leur parle, ils ont toujours un mot bienveillant à dire ; ils sont toujours prêts à faire à autrui ce qui peut lui être le plus agréable. Ils mettent leur bonheur à obliger, à se rendre utiles ; on dirait ces petits rayons de soleil qui répandent partout où ils pénètrent une douce et bienfaisante lumière.

Il est des enfants qui ont un caractère *irritable et impatient*. Rien ne leur convient. Ils se fâchent contre le temps, qui est trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec ; ils s'en prennent à leurs habits qui sont trop laids ou trop longs, à leur

chaussure, qui est trop lâche ou trop serrée, aux mets qu'on leur sert et qui sont ou trop communs ou trop peu abondants, ou trop cuits ou mal préparés. Ce sont des récriminations sans fin. D'autres, à l'inverse, sont doués d'un caractère *patient*. Ils ne s'emportent pas contre le temps, parce qu'ils comprennent que Dieu, qui nous l'envoie, sait mieux que nous quel est celui qu'il nous faut ; ils acceptent leurs habits, tels qu'ils sont, se souvenant que des milliers de personnes en portent de plus méchants; ils mangent avec plaisir la nourriture que Dieu leur donne, se disant que si mauvaise qu'elle soit, elle vaut toujours mieux que rien.

Deux jardiniers eurent un jour leur récolte de pois détruite par la gelée. L'un d'eux se fâcha, cria,

tempêta, se déclara le plus malheureux des hommes et se croisa les bras. A quelque temps de là, ayant fait une visite à son voisin : « Hé quoi ! » lui dit-il, tout surpris de ce qu'il voyait, « quels magnifiques pois vous avez ! » — « Ce sont, » répondit son ami, « ceux que j'ai semés à l'époque où vous vous fâchiez contre le temps. » — « Comment ! est-ce que vous ne murmurez jamais ? » — « Pardon, mais j'attends pour le faire d'avoir réparé le mal. » — « Mais alors, vous ne murmurez pas du tout. » — « C'est vrai, et c'est pour ce motif que je réussis là où vous échouez. »

Il y a beaucoup d'enfants qui sont *égoïstes*. Il pensent d'abord à eux, et souvent à eux seuls. Une petite fille du nom de Louise accompagnait sa mère dans une de ses visites. La

dame de la maison où elles entrèrent lui donna deux pêches, dont l'une était si grosse, si vermeille, si juteuse, que l'on ne pouvait s'empêcher de se lécher les lèvres à son aspect; tandis que l'autre était petite, à moitié sèche et tachée. L'enfant se mit à dévorer la plus mûre à belles dents. « Ma fille, » lui dit sa mère, « ne voulez-vous pas en garder un peu pour votre frère Charles que nous avons laissé chez nous? » — « Oh! si, mère, je lui réserve la pêche qui est à moitié gâtée. » — Or, ceux qui se laissent aller dès l'enfance à ces tendances égoïstes, les retrouveront plus tard enracinées dans leur cœur à un âge avancé. Il y a dans la Bible un passage où Dieu reproche à son peuple de garder pour lui les brebis les plus grasses et de ne lui offrir que les

bêtes boiteuses ou aveugles. Je songeais à ce texte ce matin, en comptant la collecte en faveur de la Société Biblique. J'ai trouvé deux pièces fausses et quelques autres dont l'effigie est tellement usée, que personne ne voudrait les accepter dans le commerce. Et pourtant, bien qu'elles ne soient pas valables pour acheter les choses les plus communes, ceux qui les ont déposées les ont jugées assez bonnes pour être offertes à Dieu. Je pense que les donateurs comptaient pendant leur enfance parmi ceux qui réservaient pour leur frère la pêche à moitié gâtée.

Mais il est aussi des enfants, il faut le dire, qui ont des sentiments *généreux*. Ils sont toujours prêts à partager avec leurs camarades ce qu'on leur donne. Ont-ils un gâteau, des fruits, quelque chose de bon à

manger? ils ne courent point se cacher dans un coin pour en jouir seuls et en secret, mais ils aiment à en offrir à leurs frères, à leurs sœurs ou à leurs amis. Le morceau dont ils se sont ainsi défaits cause plus de douceur à leur palais que s'ils l'avaient réellement mangé. On raconte qu'un excellent roi anglais, nommé Alfred le Grand, ayant été obligé de fuir devant les Danois, errait de contrée en contrée dans un état de misère profonde. Il tomba même si bas, qu'un jour il ne lui resta plus pour toute nourriture qu'un simple morceau de pain. Un mendiant affamé l'ayant rencontré à cette époque, le pria de l'assister. Aussitôt le généreux monarque ouvrit sa valise et partagea joyeusement son dernier morceau de pain avec le plus humble de ses sujets.

Celui qui agissait de la sorte étant homme avait dû ne pas agir autrement pendant son enfance.

Ce n'est pas seulement par son caractère, c'est aussi par ses *habitudes* qu'un enfant révèle ce qu'il sera. Quelqu'un a dit avec un grand sens : « L'homme est le résultat de ses habitudes. » Cela est vrai de chacun de nous, hommes, enfants, femmes, jeunes filles. Mais c'est surtout dès le début, à l'entrée de la vie que les habitudes se forment. Il en est qui contractent des habitudes *de paresse*. Ils aiment à rester au lit le matin le plus longtemps possible. Il est extrêmement difficile de les faire lever. Quand ils sont debout, ils se mettent au travail avec une lenteur calculée. Ils ne savent que jouer et perdre leur temps. Ils me rappellent assez bien ce cheval

de ferme qui, au témoignage de son maître, n'avait que deux défauts : le premier, d'être très-difficile à saisir ; le second, de n'être bon à rien, dès qu'on voulait l'employer. — D'autres sont *actifs et laborieux.* Ils se lèvent de bonne heure, étudient avec ardeur et apprennent bien leurs leçons. Si on leur donne un travail quelconque à faire, ils se mettent à l'œuvre avec plaisir, et ne s'arrêtent que lorsque la tâche est finie. Avec de telles habitudes l'on est toujours sûr de réussir. Il n'y a point d'obstacle que l'activité n'ait surmonté. Un jour on déposa une charretée de charbon devant la porte d'une cave qui servait d'abri à une pauvre famille. Une petite fille sortit à l'instant avec une petite pelle à la main et essaya de l'enlever. « Mais, mon enfant, »

lui dit un monsieur qui passait, « vous n'entrerez jamais tout ce charbon avec un tel instrument. » — « Pardon, monsieur, je l'entrerai, » répondit la jeune fille, « pourvu que j'y travaille assez longtemps. »

Un jeune garçon résolut un jour de s'instruire lui-même. Le labeur de la journée était rude, et quand venait le soir, il n'avait ni chambre où il pût se retirer, ni flambeau qu'il pût allumer. Alors il se transportait dans la rue avec son livre, et étudiait à la lumière que donnaient les becs de gaz des magasins ; puis, quand ceux-ci étaient éteints, il montait à un poteau de réverbère, et, tenant le poteau d'une main, et le livre de l'autre, il lisait pendant des heures entières. Il n'est pas étonnant qu'il soit devenu un grand savant.

Ils sont nombreux les enfants qui ont des habitudes de désordre : ils ne mettent jamais rien à sa place, mais ils dispersent les objets dont ils se servent un peu partout. Aussi ils ne peuvent jamais rien trouver de ce qu'il leur faut. Supposez une famille où il y aurait cinq ou six enfants désordonnés. Voici l'heure de l'école qui sonne ; on entend un grand vacarme dans la chambre de nos étourdis. L'un dit : « Où est mon chapeau ? » l'autre : « Qui a pris mes livres ? » un troisième : « Je voudrais bien que chacun s'occupât de ce qui le regarde et ne se mêlât pas des affaires de son voisin. » Pauvres enfants ! qui a pris leurs livres ou leur chapeau ? Personne ; ils sont encore là où on les a mis la veille, c'est-à-dire dans la salle à manger, au salon, ou à la cuisine,

partout enfin, excepté où ils devraient être. On ne saurait dire combien sont déplorables les suites qui résultent des mauvaises habitudes.

Il y a quelques années, trois énormes fourgons, traînés par des chevaux, transportaient une centaine de barils de poudre à une légère distance de notre ville. Ils n'étaient éloignés de l'entrepôt que d'une centaine de pas, quand soudain l'on aperçut une vive lumière qui fut bientôt suivie d'une effroyable détonation ; puis tout rentra dans le silence. En un clin d'œil, fourgons, chevaux, conducteurs avaient été réduits en poussière. On n'a jamais pu savoir la cause de cet accident; mais je suis bien certain qu'il a eu sa source dans quelque négligence. Peut-être c'était un tonnelier qui en fabriquant un baril n'avait pas jugé à propos

de se préoccuper de l'existence d'un petit trou pratiqué entre deux planches mal jointes. Ce baril avait été rempli de poudre comme les autres. La poudre, fortement secouée, avait laissé échapper quelques grains à travers la petite ouverture. Ceux-ci s'étaient probablement enflammés au contact d'une étincelle qu'avait fait jaillir le sabot d'un cheval. Et voilà l'origine du désastre épouvantable que l'on a eu à déplorer.

D'autres enfants sont fort *soigneux*. Ils ne gaspillent rien. Qu'il s'agisse du temps, de l'argent, ou de toute autre chose, ils se souviennent de cette parole du Sauveur : « Rassemblez les fragments, afin que rien ne se perde. » Ils mettent chaque chose à sa place, et la retrouvent sans effort. Leur maxime est celle-ci : « Un endroit pour chaque ob-

jet, et chaque objet en son lieu. » Ceux qui se comportent de la sorte ont de grandes chances de devenir riches et utiles à la société.

Deux messieurs faisaient un jour une tournée de collecte en faveur d'une œuvre chrétienne d'un intérêt général. En entrant dans une grande et splendide maison, ils entendirent le propriétaire qui adressait de très-vifs reproches à un domestique parce qu'il laissait perdre les bouts de chandelle, et jetait les mèches avant qu'elles fussent totalement brûlées. « Oh! » dit un des collecteurs à son compagnon, « il ne vaut pas la peine de s'arrêter ici; il est évident qu'avec un tel homme nous n'aurons rien. » — « Essayons toutefois, » répondit l'autre. Ils se présentèrent, exposèrent l'objet de leur tournée et reçurent

une très-libérale offrande. Comme ils en exprimaient leur étonnement en répétant ce qu'ils avaient entendu : « Messieurs, » leur dit le donateur, « c'est en employant les bouts de chandelle, et en ne laissant rien perdre de ce qui peut être utile que je suis en mesure d'aider votre société et plusieurs autres avec elle. »

Un jeune homme se présenta un matin dans une immense maison de banque à Paris, muni de lettres de recommandation. Il demanda à voir le chef de l'établissement qui après avoir vérifié ses certificats et s'être enquis de l'objet de sa visite lui dit qu'il n'avait aucune occupation à lui donner pour le moment. L'étranger, qui ne s'attendait pas à une telle réponse, se retira les larmes aux yeux. Au coin de la rue ses yeux, baissés en signe de tristesse

s'arrêtent sur une épingle ; aussitôt il la ramasse et la pique soigneusement à la doublure de son habit. Le banquier qui venait de le congédier si froidement l'aperçoit de la fenêtre où il était allé se placer accidentellement. L'idée lui vient qu'un jeune homme qui avait la présence d'esprit et le soin de recueillir une épingle, dans un tel moment, devait avoir contracté des habitudes d'ordre et d'économie. Il lui dépêche promptement un commis et lui offre une position modeste dans sa maison. L'étranger accepte, monte successivement à des postes plus élevés, ne tarde pas à devenir le principal associé de son maître, et se trouve bientôt le chef de l'une des premières maisons de banque de l'Europe (1). Une

(1) Jacques Laffitte.

épingle fut la source de sa fortune.

Je dois signaler également la classe des enfants *lambins.* Ils veulent bien faire ce qu'on leur commande, mais ils ne le font jamais en temps opportun. Si Marie reçoit de sa maman l'ordre d'aller chercher du fil à la mercerie voisine, elle fera attendre demi-heure son retour. Paul est chargé par son père de mettre une lettre à la poste, sans retard; mais Paul s'amuse, fait l'école buissonnière; les heures s'écoulent, le courrier part sans emporter la lettre, ce qui occasionne à son père une forte perte d'argent. Cet enfant sera plus tard du nombre de ceux qui arriveront toujours trop tard. S'agira-t-il d'aller en voyage? il se trouvera à la gare dix minutes après le passage du train. Cette habitude, qui est sans conséquence sérieuse dans

les petites choses, il la transportera dans les grandes; et voilà ce qui finit par perdre les âmes. Sans doute il y a des enfants qui sont plus exacts et plus expéditifs. Leur donne-t-on une commission ? ils s'en acquittent promptement. S'ils lisent, au moment où on les appelle, ils s'empresseront de fermer le livre et d'obéir. S'ils jouent, ils interrompront leur jeu sans se plaindre. Cette ponctualité est d'une importance capitale dans la vie. L'histoire rapporte qu'il n'est pas arrivé une seule fois au général Washington de manquer à un seul de ses engagements, ou de faire attendre ceux dont il avait accepté le rendez-vous pour une heure déterminée.

C'est en troisième lieu, d'après *les compagnies qu'il fréquente*, qu'un enfant se fera connaître. Le choix

d'une société est d'une valeur incontestable pour notre avenir; si bien que le proverbe : « dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, ou qui tu seras, » est d'une justesse peu commune. Il y a un petit animal appelé caméléon, qui change presque subitement de couleur, selon la réflexion des rayons du soleil et la situation où il est par rapport à ceux qui le regardent. Nous n'agissons guère autrement ; nous subissons généralement l'influence de ceux avec lesquels nous vivons; aussi devons-nous apporter un soin extrême à bien choisir nos relations. — Un père de famille qui avait défendu à sa fille Suzanne de fréquenter des sociétés qui ne seraient pas de tous points convenables, lui adressa un jour de sérieux reproches sur ce qu'elle voyait trop souvent certaines

connaissances qui ne lui plaisaient pas.

« Mon cher père, » répondit Suzanne, « vous me tenez donc pour une enfant, que vous me supposiez capable de me laisser diriger par ces gens-là! »

Le père ramassa sans rien dire un charbon éteint, et le tendit à sa fille en lui disant : « Il ne vous brûlera pas, prenez-le sans crainte. »

Suzanne le reçut dans sa main, qui se trouva salie et noircie, et pareil malheur arriva aussi à sa belle robe blanche : ce qui la mit de fort mauvaise humeur.

« Vous voyez, » reprit alors le père, « que les charbons, alors même qu'ils ne brûlent pas, noircissent; c'est ce que font aussi à quelque degré les mauvaises compagnies.

Vous voyez maintenant ce qu'il faut entendre par « *actions*. »

La seconde grande question que j'ai posée est celle-ci : *Que peut-on savoir d'un enfant d'après ses actes?* — Je réponds que l'on peut deviner ce qui lui arrivera. Il y a de méchantes gens qui ont la prétention de nous tirer la bonne aventure, c'est-à-dire de nous prédire ce qui pourra nous échoir d'heureux dans un temps plus ou moins éloigné. C'est là la reprise d'une idée essentiellement païenne. Les Romains adoraient, en effet, sous le nom de *Fortune*, une déesse particulière qu'ils représentaient sous la forme d'une femme, les yeux bandés, se tenant debout avec une corne d'abondance sur le bras gauche, pour marquer qu'elle distribue sans dis-

cernement les biens de ce monde. Or, nous savons tous aujourd'hui que c'est là une fable. Il n'y a point de personnage de ce nom. Les bénédictions que nous recevons ne sont point le produit du hasard. La Bible nous dit « que toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et procède du Père des lumières. « Elle ajoute que « c'est Dieu qui nous donne la vie, la respiration et l'être. » Mais Dieu ne ferme pas les yeux, quand il nous distribue ses bienfaits ; il les tient au contraire bien ouverts. Il sait ce qu'il donne et à qui il le dispense. Il envoie ce qu'il a de meilleur à ceux qui lui ont voué leur amour. Je ne veux pas dire qu'il doive les favoriser d'une fortune considérable ou embellir leur existence outre mesure : ce ne sont pas là les biens

les plus excellents, à son point de vue. Sa grâce, son Esprit, tout ce qui a trait à notre salut, voilà ce dont il nous enrichit de préférence, dans la mesure de notre amour pour Lui.

Mais quel rapport, direz-vous, y a-t-il entre ces réflexions et le fait de prédire l'avenir d'un enfant d'après ses actions? Le voici : Dieu nous a commandé de faire certaines choses, de l'accomplissement desquelles dépend sa bénédiction. Or, c'est cette bénédiction qui constitue *notre bonne fortune*; et si nous ne l'obtenons pas, nous aurons à coup sûr *une mauvaise fortune*. Dès lors, voulez-vous savoir si un tel ou un tel participera aux grâces que Dieu dispense? demandez-vous s'il fait ce que Dieu lui ordonne, ou, en d'autres termes, si ses actions sont celles d'un chrétien.

Voici un enfant irritable, orgueil-

teux, grognon, égoïste, lent, paresseux, fréquentant de tristes sociétés : je puis vous dire, sans crainte de me tromper, que cet enfant grandira dans la pauvreté, dans la misère, dans le vice et dans le malheur, tant dans ce monde que dans l'autre. En voici un autre qui s'efforce de devenir, avec l'aide de Dieu, bon, patient, généreux, actif, rangé, soigneux, qui recherche la compagnie des hommes sérieux et chrétiens ; dans ce cas, il est facile de prévoir ce qu'il sera plus tard, si Dieu le conserve.

Si vous voyez un fermier se lever de bonne heure, travailler tout le jour, bêcher, labourer, arroser, ensemencer, que penserez-vous de lui? Que direz-vous également d'un commerçant qui sera toujours à son poste, ne laissant échapper aucune

occasion d'étendre ses affaires? Salomon dit quelque part : « Vois-tu un homme diligent dans ses affaires? il se tiendra debout devant les rois; » c'est-à-dire il réussira dans ses entreprises.

Vous avez lu une foule d'histoires sur le compte de ceux qui vont au loin pour chercher fortune. Votre fortune, vous pouvez la faire tout aussi bien et bien mieux en restant chez vous. C'est maintenant que vous en jetez les bases. Veillez attentivement sur vos débuts. Je reviens toujours aux mêmes conseils sous diverses formes, parce que, s'ils sont compris et rigoureusement suivis, je réponds de votre avenir. Souvenez-vous-en, commencez bien, et ne laissez jamais se développer les premiers germes de mal.

Un crocodile d'une grosseur et

ne audace sans égale désolait les ds du Nil et répandait la terreur la désolation dans les pays d'a- tour. Il dévorait brebis et ber- s, troupeaux et gardiens. Chacun ait à son approche. On dressa sieurs plans, on fit diverses ten- ves pour le détruire; tout fut tile. Les habitants tinrent conseil r aviser au moyen de se débar- ser de ce monstre. La séance ve- ; de s'ouvrir, quand l'ichneumon ra dans la salle et dit : « Je vois :e embarras, mes amis, et je le tage; pourtant, bien que je ne sse pas vous aider au milieu des icultés présentes, je puis peut- : vous donner un avis qui ne s sera pas inutile pour l'avenir. st bon, sans doute, de triompher n grand mal, mais il est plus u encore de le prévenir. Vous

méprisez le crocodile tant qu
petit et faible; quand il atte
pleine croissance, vous le re
et fuyez devant lui. Tel que j
sans force et sans crédit, je
plus redoutable ennemi du
dile. Je *l'attaque au moment o*
forme dans l'œuf, et tandis qu
passez des mois entiers à im
un moyen de tuer un seul
animaux, moi j'en fais péri
quante par jour. » Retene
cette fable, mes amis. Dès que
découvrez en vous les germes
mauvais caractère ou d'une hal
condamnable, *attaquez-les* à la r
et n'attendez pas que le cro
ait grandi. Vous savez où est
qui aide et qui donne le s
Avec Lui rien ne vous sera im
blé. Puissiez-vous en faire la
heureuse expérience!

IX

Le meilleur trafic.

> Le trafic qu'on peut faire d'elle est meilleur que celui de l'argent.
>
> (PROV., III, 14.)

On appelle *marchand* quiconque vend et achète, et la marchandise est la chose même que l'on trafique. Les épiciers, les merciers, les quincailliers sont tout autant de marchands, et leurs marchandises sont enfermées dans de fortes caisses ou dans d'énormes ballots qui encombrent souvent le devant de la porte de leurs magasins.

Mais la marchandise dont il e
question dans notre texte est d'u
espèce toute particulière ; il :
s'agit de rien moins que de la s
gesse, c'est-à-dire de la vraie re
lion qui consiste à aimer Dieu et
le craindre, suivant ce précepte
l'écrivain sacré qui a tracé le ver
dont nous nous occupons : «
crainte de l'Eternel est le comme
cement de la sagesse. »

Si vous découvriez dans l'un
vos champs une mine d'or ou d'a
gent, vous vous hâteriez d'en e
traire le précieux métal et de
vendre, et si quelqu'un vous proj
sait d'échanger cette industrie co
tre celle de tailleur ou de men
sier, vous refuseriez sans hésitati
pensant, et avec raison, que rien
peut vous conduire plus sûremen
la fortune que l'exercice de vo

profession actuelle. Mais Salomon vous apprend que le trafic que l'on peut faire de la sagesse rapporte bien plus que celui de l'argent.

Pourquoi en est-il ainsi? Pour plusieurs raisons que je vais essayer de vous faire connaître.

Et d'abord parce qu'il n'y a pas de travail que l'on puisse entreprendre plutôt que celui-là. Si l'on veut être avocat, médecin, pasteur, l'on doit achever son éducation, suivre pendant plusieurs années des cours réguliers, se préparer longuement et péniblement à remplir les importants devoirs de la charge à laquelle on aspire, et attendre un certain âge pour avoir le droit de l'exercer. De même pour devenir charpentier, imprimeur, commerçant, il faut avoir fait un sérieux apprentissage, et con-

naître suffisamment le méti
l'emploi auquel on tient à se

Mais on procède tout autrem
propos du trafic dont parle Sal
Dans ce cas-ci, vous pouvez
mettre à l'œuvre dès aujourd'h
plus jeunes d'entre vous y so
vités tout aussi bien que le
âgés. Que dis-je? je connais d
fants de six à sept ans qui on
mencé à faire valoir les trés
sagesse qu'on leur avait conf
qui ont retiré de cette opérat
plus gros intérêt que de l'ex
tion de toutes les mines du n

Nous lisons dans la Bible
jeune Samuel fut appelé dès s
tendre enfance à s'occuper de
gesse, et Timothée était ve
très-bonne heure dans la co
sance des Ecritures qui pouva
rendre sage à salut.

N'avez-vous jamais réfléchi à tout ce que Dieu a fait pour manifester son intérêt en faveur des enfants et les pousser dans les sentiers de la piété ? Alors même qu'il se serait borné à écrire dans sa Parole cette douce promesse : « Ceux qui me chercheront *tôt* me trouveront, » (Prov., VIII, 17), ce devrait être pour chacun de vous un motif puissant de le servir sans retard. Mais là ne s'est pas arrêté sa sollicitude. Lorsqu'il traita alliance avec Abraham, et lui promit d'être son Dieu et d'assurer son salut, il étendit à tous les enfants du patriarche le bénéfice des mêmes bénédictions. Il exigea des Juifs qu'ils lui consacrassent leurs enfants le huitième jour après leur naissance, afin de les associer, en quelque mesure, par cet acte, à la famille spirituelle qui avait été bé-

nie en Abraham. Dans la plu
nos communions chrétienne:
par le baptême que nos fils
filles entrent extérieuremer
l'Eglise de Jésus-Christ et jo
des bienfaits que leur con:
privilége.

Je n'ai pas besoin de vo
combien Jésus aima les enfar
dant son séjour sur la ter:
mes amis, comme vos cœu
vent tressaillir d'émotion el
connaissance, en songeant à :
que le Sauveur vous a témoi
se souvenant de ces douces
cieuses paroles qui se sont écl
de ses lèvres à votre inte
« Laissez venir à moi les pe
fants!... » Voyez-le, les :
dans ses bras et étendant sur
mains bénissantes, et dites-1
n'y a pas dans ce spectacle

emuer délicieusement votre être, t vous inspirer des sentiments de 'amour le plus pur pour ce roi de 'univers qui siége maintenant à la lroite de ce Dieu qu'il vous a appris à connaître!

Il y a dans le Nouveau Testament un autre passage qui met en relief la sympathie que Jésus éprouve pour l'enfance et qui témoigne de son vif désir de la voir s'engager de bonne heure dans la voie de la sagesse. Vous savez que dans une conversation qu'il eut avec Pierre, quelques jours après sa résurrection, il demanda à cet apôtre, qui l'avait renié trois fois, s'il l'aimait réellement. Pierre répondit avec le plus grand sérieux : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Alors le Seigneur lui répondit que pour lui donner des preuves de son amour,

il devait faire... quoi? « paître ses agneaux, » c'est-à-dire instruire ces petits, qui, semblables à des agneaux, cherchent à se reposer sur son sein. Or, cette recommandation, le Sauveur l'adresse à tous les ministres de l'Evangile dans tous les pays et dans tous les siècles. « Si vous voulez que je croie à votre amour pour moi, » semble-t-il leur dire, « soyez pleins de bonté pous les enfants; intéressez-vous à tout ce qui les concerne, prenez-les par la main pour me les conduire. » Ce fut en réfléchissant à cette invitation de mon Maître que je conçus l'idée d'avoir tous les mois un service particulier pour la jeunesse de mon Eglise, et je suis bien certain que si les serviteurs de Jésus-Christ voulaient se pénétrer davantage du sens de ces paroles : « Pais mes agneaux, »

ils s'occuperaient un peu mieux des écoles du Dimanche et feraient tous leurs efforts pour gagner au Sauveur les agneaux de leur troupeau.

Cela vous montre, mes amis, que Dieu désire vivement vous attacher à son service, et que si vous n'êtes pas assez âgés pour occuper une position dans le monde, vous n'êtes pas trop jeunes pour faire trafic de la sagesse.

Un autre motif pour lequel le trafic de la sagesse est préférable à tout autre, c'est qu'il est bien plus facile. J'entends par là qu'il exige moins d'argent et moins de peine.

Quand on entreprend un commerce, la première chose dont on ait besoin, c'est l'argent. Voulez-vous ouvrir un magasin? il vous faut tant pour l'installation, tant

pour l'achat des marchandises. Est-ce du côté de l'horlogerie ou des arts et métiers que se tourne votre attention? vous aurez à acheter une foule d'outils et d'instruments sans lesquels il n'y a pas de travail possible. Et comment vous les procurer, si vous êtes dénués de ressources? — Mais dans le cas qui nous occupe, il n'est pas besoin d'avoir de l'argent pour commencer son commerce. Chacun de nous a en main tous les matériaux nécessaires pour agir; ces matériaux, ce sont nos péchés, nos cœurs mauvais, nos dispositions vicieuses, que nous devons aller déposer aux pieds de Jésus, pour qu'il les prenne et nous en débarrasse. Lorsque Dieu exhorte son peuple à venir à lui et à acheter les bénédictions et les grâces dont il est la source, il lui dit: « Achetez

sans argent du vin et du lait. »

Après l'argent ce qu'il y a d'indispensable au succès d'une entreprise, c'est le travail. Jamais le fermier ne réussira à cultiver son champ; jamais l'ouvrier ne viendra à bout de sa tâche, s'ils ne se livrent l'un et l'autre à un rude et pénible labeur. Le matin, si vous vous levez à la pointe du jour, vous entendrez résonner dans la rue les pas d'une foule empressée à se rendre à l'ouvrage. Il y a des gens qui travaillent depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et cela tous les jours; les semaines, les mois, les années s'écoulent, et le repos n'arrive jamais pour eux. S'ils s'arrêtaient au milieu de leur activité, leurs affaires en souffriraient et leur avenir serait compromis. C'est là une tâche pénible, n'est-ce

pas ? mais quand on s'engage au ser-
vice de Dieu, rien de semblabl
n'est à redouter. — Ne vous imagi-
nez pas toutefois que vous n'ave
rien à faire pour avoir part à l'héri-
tage des saints. Ce n'est pas en vou
croisant les bras et en vous bornai
à soupirer après la cité céleste qu
vous y aurez accès. « Travaillez
votre salut, » vous crie l'apôtre,
Jésus avait dit avant lui : « Efforce
vous d'entrer par la porte étroite.
La vie du chrétien est comparée
une course, à une lutte, à un com-
bat ; ce qui implique un effort vigou-
reux et continu pour obtenir la v
éternelle. Mais d'un autre côté, soy
convaincus que le service de Di
est plus facile que celui du diabl
et que l'acquisition des trésors im-
périssables du royaume des cie
coûte moins de fatigue et de pei

que celle des richesses périssables d'ici-bas. Jésus disait : « Chargez-vous de mon joug, car mon joug est aisé et mon fardeau léger. » C'est parce que Jésus sait rendre son joug aimable que celui-ci semble si facile à porter, et c'est aussi parce qu'il aide les siens à en soutenir le poids que ceux-ci le trouvent si léger.

Oh! mes amis, combien de personnes qui déploient une énergie et une ardeur admirables pour se procurer une maison construite en briques ou en pierres, qui sera bientôt une ruine, et qui sont sans force quand il faut songer à pénétrer dans cette demeure qui n'a point été bâtie par la main des hommes. Combien qui usent leur santé pour gagner un peu de cet or que gâte la rouille, et qui ne songent même pas à saisir ces richesses qui durent à toujours!

Une troisième raison qui me fait préférer le trafic de la sagesse à celui de l'argent, *c'est que l'on y trouve plus que partout ailleurs d'excellents associés.* — Quand une importante maison de commerce se fonde, il n'est pas rare qu'elle soit placée sous le patronage de deux ou de trois personnes qui forment une société. L'une apportera le capital, l'autre une parfaite connaissance des affaires, une troisième divers moyens d'exécution, et les bénéfices seront partagés dans des proportions déterminées d'avance. Mais il y a fréquemment de graves dangers à entrer dans cette voie, parce qu'il n'est pas aisé d'avoir de bons associés. Parfois ceux-ci sont malhonnêtes, privent leurs collègues de la part qui devait leur revenir et ruinent l'association; ou bien ils sont ignorants

des affaires, engagent la maison dans des spéculations désastreuses qui ne tardent pas à la faire crouler ; ou encore ils sont indolents et paresseux, ne travaillent que lorsqu'ils y sont absolument contraints; et bientôt la confiance disparaît, le désordre, le gaspillage, la banqueroute ne se font pas attendre.

Il n'en est pas ainsi, quand c'est au trafic de la sagesse que nous nous appliquons. Là nous avons les meilleurs associés possible; ils s'appellent Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. Ils mettent à notre disposition leur expérience, leur puissance et leurs trésors. Quand ils nous voient sincèrement désireux de réussir dans notre entreprise, ils nous constituent leurs héritiers, « héritiers de Dieu, » et « cohéritiers de Christ. » Au témoi-

gnage de saint Paul, « nous sommes ouvriers avec Dieu. » Ailleurs, pour mieux nous exhorter à travailler à notre salut, l'apôtre donne pour raison que « c'est Dieu qui produit l'exécution. » Dans l'Ancien Testament, l'Eternel, voulant encourager son peuple à marcher dans la bonne voie, lui dit : « Ne crains point, car je viendrai à ton secours. » Quelle bénédiction que d'avoir un tel appui! le travail le plus ardu devient facile, quand notre labeur est partagé par un aide dévoué. Quand un lourd fardeau a longtemps écrasé vos épaules, et qu'un ami généreux vient en soutenir le poids avec vous quel soulagement n'éprouvez-vous pas! Lorsque vous avez passé plusieurs heures pour apprendre une leçon difficile sans y réussir, votre père vient s'asseoir près

vous et vous explique les passages obscurs, combien la leçon se gravera plus promptement dans votre mémoire! C'est ainsi que Dieu agit avec les siens; il porte une partie de leur charge, et les instruit de ce qu'ils ignorent, de telle sorte que tous les obstacles disparaissent au fur et à mesure que l'on avance. Ainsi les anges dans les cieux, les fidèles sur la terre sont les associés et les conseillers de tous ceux qui recherchent la sagesse.

Il arrive parfois que lorsque les affaires d'un homme prennent une grande extension, il établit des succursales dans plusieurs villes et même dans divers pays. Une quantité innombrable d'agents représentent sa maison un peu partout; tous poursuivent le même but et ont le même objet en vue, comme

si chacun avait un intérêt personnel et majeur à la réussite de l'entreprise. De même Jésus est engagé dans une œuvre immense : celle d'arracher les âmes à la mort éternelle. Son Eglise est l'instrument dont il se sert pour agir. Le siége principal de l'Eglise est dans les cieux où il réside lui-même ; c'est de là qu'il envoie ses ordres en vue du salut des pécheurs ; et partout où se réunit un groupe de vrais chrétiens sur la terre, là se trouve une succursale de son œuvre. Les anges sont ses premiers ministres ; ce sont eux qui le secondent dans l'exécution de son plan ; et tous les disciples que le Sauveur compte ici-bas sont également ses agents dans une plus humble sphère et favorisent la réalisation de ses desseins. Puis, quand le succès sera pleine-

ıent assuré, le Seigneur partagera
es bénéfices entre tous ceux qui
'auront aidé, et chacun recevra
ans la mesure de ce qu'il aura fait.
Quel privilége et quelle gloire!

*J'ajoute, en quatrième lieu, qu'il n'y
point de trafic qui rapporte un plus
ort intérêt que celui de la sagesse.*
Pourquoi les hommes se lancent-ils
dans les affaires? c'est pour en reti-
er un bénéfice. Jetez un regard en
plein midi sur l'une de nos rues
commerçantes : quelle foule com-
acte et mobile! Les uns vont dans
n sens, les autres dans l'autre,
mais chacun vise au même but :
agner de l'argent. Le maçon, le
orgeron, le charpentier, le libraire,
e marchand, tous espèrent que leurs
fforts seront récompensés; et cette
spérance est légitimè. Ajoutons



qu'elle n'est pas toujours déçue. Souvenez-vous d'Etienne Girard, qui a laissé une fortune de quatre-vingts millions de francs, que son commerce lui avait rapporté. Les Rothschild, la plus riche famille qu'il y ait en Europe, étaient autrefois fort pauvres; maintenant des rois et des empereurs sont leurs débiteurs : ç'a été par différents trafics qu'ils ont conquis une si brillante position.

Mais, mes amis, sera-ce en vue d'un profit matériel que nous nous attacherons à la religion? Loin de nous une telle pensée. Et pourtant il est certain que la Bible nous enseigne que rien n'est plus avantageux que le service de Dieu, qu' « une grande récompense est le fruit de l'observation des commandements du Seigneur ; » que « la piété a les promesses de la vie présente et de

le qui est à venir, » et qu'elle
« utile à toutes choses. »
-En quoi donc consiste ce bénéfice?
nandez-vous. — Il est tout entier
is la remise qui vous est faite de
i péchés, dans la paix et dans la
; intérieure que Jésus vous pro-
'e ici-bas, et dans la félicité inef-
le qui vous est réservée dans les
ux.
Vous avez lu et appris par cœur
stoire du riche et de Lazare. Nous
orons par quels moyens cet homme
it fait fortune. Peut-être avait-il
particulièrement heureux dans
opérations commerciales; et
intenant qu'il s'était retiré des
ires, il vivait largement du fruit
ses travaux. Malheureusement il
it oublié les intérêts de son âme
n'avait pas songé à son avenir
rnel. A sa porte gisait un pauvre

mendiant qui ne demandait
rassasier des miettes qui tom
de sa table. Mais quel chan
se produisit dans la condition
deux hommes, immédiatemen
leur mort ! Celui qui était ri
la terre devint pauvre da
cieux, et le mendiant Laz
comblé de biens dans le se
braham; il ne s'était livré à
industrie, mais il avait ch
acquérir la sagesse, et il s'
que celle-ci lui avait rappo
normes bénéfices.

N'avez-vous jamais rêvé p
la nuit que vous étiez à la tê
vaste établissement et possé
immense fortune? Tout cela
semblé vrai un instant. Mais
vous vous êtes réveillé, et la
vous est apparue : ce n'étai
songe. Plus d'un mendiant s

riche en dormant; le matin il a retrouvé son taudis et ses haillons. C'est là une image de ce qu'éprouveront, à l'heure de la mort, ceux qui s'éveilleront dans l'éternité dont ils ne s'étaient point préoccupés de leur vivant. La vie leur apparaîtra comme un rêve. Ils s'étaient imaginés qu'ils posséderaient toujours tout à souhait, et maintenant ils s'aperçoivent qu'ils sont misérables et nus. L'on n'est pas déçu de la sorte, quand on a acquis le trésor de la sagesse.

Enfin le trafic de la sagesse est le seul qui soit accessible indistinctement à tous. Concevez-vous une charge ou une industrie à laquelle puissent se livrer tous ceux qui sont ici? Chacun de vous peut-il devenir pasteur, avocat, médecin? Non; peut-

être la plupart n'auront ja
capacités et les dispositions
pour exercer l'une ou l'autı
professions. Et alors même
fussiez tous en mesure de
plir, vous ne le pourriez p
seriez trop nombreux;
n'auraient rien à faire, et
serait complétement manqı

Mais quand on veut ser\
c'est une profession que cha
comprendre et pour laquel
toujours de la place. Là
monde est compétent, pa
nous sommes tous corro
nature, au témoignage d
rience et de la Bible, et c'
sément pour nous débarı
notre misère morale que l
nous a été donné. Jésus d
ceux qu'oppresse le poids
péchés : « Venez à moi, v

qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. » Ceux qui sont en danger de perdre leur âme, il les invite à recourir à lui. Or, ne sommes-nous pas tous dans ce cas? Tous n'avons-nous pas violé les lois de Dieu, et dès lors ne sommes-nous pas tous menacés d'une punition éternelle? D'où il résulte qu'il n'y a personne qui ne doive et qui ne puisse s'occuper de religion. Sans doute, nul ne réussira à comprendre l'Evangile et à être sauvé, si le Saint-Esprit ne l'éclaire et ne le sanctifie; mais l'Esprit est donné à tous ceux qui le demandent. Dieu l'accorde bien plus facilement encore qu'un père ne distribue du pain à ses enfants.

X

L'enseignement de Jés

Apprenez de moi...
(MATTH., XI, 2(

L'écrivain sacré nous rep:
la sagesse criant aux coins d(
et aux portes des maisons et (
« C'est vous, ô hommes, qu
pelle, et ma voix s'adresse a
fants des hommes. Ecoutez-ı
vous prie, car bénis sont ce
marchent dans mes sentiers
Mes amis, je joins mes sollici
à celles de la sagesse. A la sı

considérations que j'ai fait valoir et des raisons que j'ai alléguées, je ne concevrais pas que vous hésitassiez à essayer *du trafic de la religion*. Livrez-vous sans retard à cette opération; cela ne vous empêchera pas de mener à bonne fin vos affaires commerciales; au contraire, la religion vous aidera à réussir dans tous ce que vous entreprendrez de légitime et de juste. Vous savez que quand « on cherche d'abord le royaume des cieux, tout le reste nous est donné par-dessus. » Hâtez-vous d'en faire l'expérience.

Voilà un texte fort court; il ne renferme que trois mots, et toutefois il en est peu de plus importants. Cette parole, qui l'a prononcée ? C'est Jésus, qui se présente à nous en ce moment sous l'aspect d'un moniteur ou d'un instructeur de la jeunesse.

C'est un bien grand privi
d'avoir un bon maître. Si le
neur de cet Etat ou le]
des Etats-Unis se chargeaic
division à l'école du dimar
enfants qu'ils auraient à in
sentiraient fort honorés d
tels moniteurs. On assure
reine Victoria d'Angleterre
nisé une école du dimanc
son magnifique palais de W
qu'un groupe d'élèves a été
ses soins. Si cela est vra
félicite bien sincèrement,
pose que ceux qui sont pl
sa direction regardent co
précieux avantage d'avoir
nitrice le chef d'une aussi
nation. Mais, chers amis,
gouverneur, qu'est un p
que sont des princes, des
reines, des empereurs, à

Jésus? C'est lui qui a créé notre globe et qui le gouverne. C'est le meilleur maître qu'il y ait jamais eu. Sa grandeur résulte de la place qu'il occupe à la droite du trône de Dieu ; elle résulte aussi de son pouvoir infini, car « toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre; » elle est encore la conséquence de sa sagesse parfaite. Il connait toutes choses et il sait tout ce qui a trait à chacun de nous. Quel bonheur et quelle gloire de compter au nombre de ses élèves! Et voilà précisément ce qu'il désire que nous soyons. Dans notre texte il nous invite à entrer dans son école et à faire partie de son groupe. Ecoutez plutôt : « Apprenez de moi. » Lorsque nous nous en remettons à quelqu'un du soin de nous instruire, nous sommes bien aises de savoir

ce qu'il nous enseignera, et quel genre de leçons il nous donnera. Or, Jésus veut nous enseigner *quatre choses*, d'une importance capitale, que nul autre que lui ne peut nous apprendre. La différence qui existe entre les maîtres de la jeunesse provient moins de leur capacité que de la méthode qu'ils adoptent et de la manière dont ils l'appliquent. Mais Jésus se distingue de tous les autres en ce sens que non-seulement il est le meilleur de tous, mais encore qu'il nous révèle des vérités qui sont cachées aux plus savants et que, sans lui, nous aurions toujours ignorées. Voyons quelles sont ces vérités.

Jésus nous enseigne, en premier lieu, *à connaître Dieu*. La Bible est une sorte d'alphabet qu'il a préparé

pour ses écoliers. Elle renferme les premiers éléments de la connaissance de Dieu, et nous donne également les notions les plus élevées sur sa nature et ses attributs. Elle contient en un mot tout ce qu'il nous est possible de savoir ici-bas sur le compte de la Divinité, et sans elle nous vivrions, sous ce rapport, dans une ignorance extrême. Il est bien des choses que l'homme peut étudier avec fruit et approfondir ; mais il a beau se creuser l'esprit et se livrer aux plus pénétrantes investigations, « trouvera-t-il jamais le fond en Dieu en le sondant? Ce sont les hauteurs des cieux ; qu'y ferait-il? c'est une chose plus profonde que les abîmes; qu'y connaîtrait-il? » (Job.)

Un roi païen qui n'avait jamais entendu parler de la Bible voulut un jour se faire quelque idée de Dieu ; dans

ce but il manda auprès de lui un fameux philosophe qui passait pour l'homme le plus sage de son temps, et lui posa cette simple question : « Qu'est-ce que Dieu? » Le savant répondit que c'était là un sujet très-délicat et qu'il avait besoin de réfléchir pendant trois jours avant d'essayer de donner satisfaction au roi. Ce terme écoulé, il demanda une prorogation de cinq jours, puis de dix. Finalement il revint vers le monarque et lui déclara qu'il lui était impossible de formuler une réponse, car plus il étudiait la matière, plus il se sentait incapable de la traiter. Et si nous étions laissés à nous-mêmes, nous serions tout aussi embarrassés que ce philosophe. Supposez que vous soyez dans une chambre obscure, aux murs de laquelle seraient suspendus une foule

de portraits que vous n'auriez jamais vus, et que l'on vous priât de dire de qui ces portraits sont la représentation, le pourriez-vous? Non; vous auriez beau ouvrir les yeux et regarder pendant des heures entières, ou promener vos doigts sur les dessins, vous n'en seriez pas plus avancés. Quel est l'obstacle qui paralyserait vos efforts? Le manque de lumière. Qu'une fenêtre s'ouvre dans cette pièce sombre, que quelques rayons bienfaisants viennent éclairer cette obscurité, et alors les portraits se dessineront à vos yeux, et vous saurez de qui ils reproduisent les traits. Voilà précisément l'état où nous sommes par rapport à Dieu, en dehors des enseignements de la Bible. Le monde où nous vivons gît dans les ténèbres. Les œuvres merveilleuses du Créateur qui sont répan-

dues dans l'espace ressemblent à des dessins destinés à nous donner quelque idée de sa personne. Malheureusement, ces dessins sont suspendus aux parois obscures de notre prison, et c'est en vain que nous nous efforçons de découvrir quelle face de la Divinité ils peuvent représenter. Mais Jésus est venu ; il a laissé pénétrer le jour dans notre sombre asile, et alors nous avons vu. Il est lui-même la lumière, « cette véritable lumière qui éclaire tout homme en venant au monde. » Il est descendu sur la terre pour nous révéler le Dieu vivant, et c'est à cette mission qu'il faisait allusion, lorsqu'il disait : « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils l'a révélé ; » — et encore : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique de Dieu qui est dans le sein du Père

est celui qui nous l'a fait connaître. »

Ainsi nous ne savons de Dieu que ce que Jésus nous a manifesté. La Bible est pleine des enseignements qu'il nous a donnés sur ce sujet. C'es le livre par excellence, et de plus le livre unique qu'il met entre nos mains. Nos instituteurs ont plusieurs ouvrages classiques pour leurs élèves, et ils en changent plusieurs fois par an; mais Jésus n'en a qu'un, qui est toujours le même. C'est celui que les apôtres, les prophètes et les saints hommes de l'ancienne alliance lisaient, méditaient dans un esprit de prière. C'est celui que David aimait, qu'il passait ses nuits à étudier et « qui était plus doux à son palais que le miel le plus délicicux. » Seulement, depuis David, il a été agrandi et complété.

L'enfant de huit à neuf ans qui feuillette sa Bible et la lit avec intelligence, en sait plus sur le caractère de Dieu que tous les philosophes et tous les sages de l'univers. Jésus lui apprend que « Dieu est esprit ; » que « Dieu est amour; » qu'« il est saint. » C'est le Seigneur Dieu, miséricordieux et compatissant, celui qui pardonne les péchés, mais qui ne tiendra jamais le coupable pour innocent.

Chaque jour, Jésus nous fera faire de nouvelles découvertes dans ce livre merveilleux. En vain passerions-nous des années entières à l'étudier : nous n'épuiserions jamais la matière de son contenu. Combien il diffère à cet égard des autres écrits! Si nous étudions sérieusement un ouvrage quelconque, après l'avoir lu trois ou quatre fois, nous

en possédons à fond les idées essentielles, et nous éprouvons une sorte de répugnance à le relire encore, parce qu'il n'a plus rien à nous apprendre. Mais il n'en est pas ainsi de la Bible. Les chrétiens les plus âgés qui la méditent depuis quarante et soixante ans sont bien loin d'avoir découvert toutes ses richesses. A chaque instant, ils y trouvent quelque chose de nouveau, et ils ne sont jamais fatigués de la consulter; jamais, non plus, ils n'en demandent une autre. Ils sentent que c'est là le livre que Jésus nous a laissé pour nous enseigner tout ce qui est nécessaire, et que la Bible reste éternellement jeune et vraie, au milieu des erreurs qui s'accumulent et de la décadence de tout ce qui nous entoure.

Jésus nous enseigne, en second

lieu, *à aimer Dieu.* Il y a divers moyens d'enseigner une chose. Avec les sourds on emploie des signes, avec les aveugles on se sert du tact. Mais avec ceux qui voient et entendent, on met en avant d'autres procédés. Ainsi les uns s'instruisent en étudiant des livres spéciaux qui les mettent pleinement au courant de ce qu'ils veulent apprendre; d'autres s'éclairent en assistant à des conférences publiques, ou bien en se mêlant à des conversations. Mais Jésus n'a recours qu'à un moyen pour nous enseigner à aimer Dieu. Ce moyen, quel est-il? Est-ce en nous montrant sa puissance qu'il nous conduira à l'aimer? Non certes; seul, le déploiement de son pouvoir ne fera jamais battre notre cœur d'amour pour lui.

Sera-ce en nous révélant sa sa-

gesse? en attirant notre attention sur les merveilles qui se sont échappées de sa main? sur ces habitants de l'air au chant joyeux et au brillant plumage? sur ces arbres aux formes les plus gracieuses et les plus attrayantes? sur ces fleurs parfumées dont le seul aspect éveille tant de charme dans nos cœurs? Non, non, en présence de ce spectacle, nous nous sentirions peut-être portés à l'admiration, mais rien ne nous pousserait à aimer.

Réussira-t-il mieux s'il nous dévoile toutes les richesses du Créateur? s'il déroule devant nous toutes ces mines d'or et d'argent, tous ces joyaux et toutes ces pierres précieuses, en un mot tous les trésors dont il est le légitime possesseur? Pas davantage; nul n'a jamais été réellement aimé à cause de sa

fortune. Sans doute, les hommes sont passionnés pour l'argent; pour en gagner, on se soumettra aux travaux les plus rudes, on servira son semblable comme un esclave son maître. Que dis-je? la plupart des mariages ont l'argent pour mobile; et pourtant jamais l'argent n'inspirera à lui seul un sérieux attachement.

Mais alors, comment s'y prendra Jésus pour nous enseigner à aimer Dieu? Retenez bien ceci, mes amis: il nous montrera que Dieu nous a aimés le premier. Le moyen le plus sûr de se concilier la sympathie des autres, c'est de leur témoigner une vive affection. « Si vous voulez être aimés, » dit un vieux proverbe, « commencez par aimer vous-mêmes. » Un monsieur avait une charmante petite fille qui faisait les délices de tous les hôtes de la maison. Un jour

quelqu'un lui dit : « Marie, mon enfant, comment se fait-il que tout le monde vous aime si tendrement? » — « Je n'en sais rien, » répondit l'enfant; « c'est peut-être parce que j'aime tous ceux qui m'approchent. »

Une autre jeune fille fit un jour l'épreuve des heureux résultats que la bienveillance peut produire. Dans l'école qu'elle fréquentait se trouvait une élève que personne ne pouvait souffrir. Son caractère était violent et emporté, et elle n'essayait jamais de le contenir. Aussi nul ne se joignait à elle pour lui parler, à moins que ce ne fût absolument nécessaire, et elle souffrait horriblement de se sentir méprisée de la sorte. Notre jeune amie, dont le cœur était sensible et généreux, résolut de travailler à modifier cette

nature si rude, en employant à son égard des procédés affectueux. Toutes les fois que l'occasion se présentait, elle lui disait un mot bienveillant. Elle lui apportait une fleur, un fruit ou un morceau de gâteau. Au début, ses avances furent brutalement repoussées; le lendemain elles furent accueillies par un morne silence. Enfin, l'enfant se montra touchée et reconnaissante des attentions délicates dont elle était l'objet, et ne tarda pas à devenir l'une des meilleures élèves de l'école.

Tout le monde a entendu parler de l'excellente Mme Elisabeth Fry d'Angleterre et de ses visites aux prisonniers de Newgate. Newgate est le nom d'un affreux donjon où l'on enfermait les condamnés à mort et les êtres les plus misérables et les plus vils que la société pût vomir de

son sein. Personne ne s'intéressait à eux et ils étaient traités avec la dernière rigueur. Aussi ils étaient devenus si irritables et si violents qu'on redoutait de les approcher, et qu'il fallait prendre toute espèce de précautions pour fournir à leurs besoins. Les geôliers eux-mêmes n'osaient entrer dans leurs cachots pour leur apporter de la nourriture qu'à la condition d'être escortés d'un groupe de soldats armés de fusils chargés. Mais Mme Fry résolut d'aborder directement ces infortunés et de leur faire du bien. Ses amis essayèrent de la détourner de son projet. Ils lui dirent qu'elle serait injuriée, insultée, peut-être mise à mort; elle persista dans sa résolution. On la supplia de se laisser accompagner par des hommes vigoureux et armés; elle répondit qu'elle

n'avait peur de rien et qu'elle irait seule. Tenant en main un Nouveau Testament, elle pénétra tranquillement au milieu de cette populace endurcie et infâme, plus furieuse et aussi terrible que les lions qui entouraient Daniel dans la fosse où il fut jeté.

Certes, elle s'exposait à de graves dangers. Mais elle fit entendre à ces malheureux les accents de la bienveillance et de l'affection. Jamais un tel langage n'avait retenti à leurs oreilles. Elle exerça sur eux une sorte d'attrait magique. Elle ouvrit son livre et leur lut des passages propres à les captiver, puis elle leur parla ouvertement de l'amour de Jésus. Ils écoutaient avec une profonde attention. Pendant qu'elle parlait, les soupirs, les gémissements s'échappaient de leur poitrine, et

l'on voyait avec étonnement des larmes couler peut-être pour la première fois le long de leur visage flétri. Elle renouvela ses visites, leur témoigna une sympathie toujours plus vive, et bientôt un changement notable se produisit chez les prisonniers; plusieurs d'entre eux se convertirent, obtinrent grâce et devinrent des membres utiles de la société et de l'Eglise. Quel fut le secret de la puissance merveilleuse et presque surhumaine qui enchaîna ces pauvres criminels? Ce secret fut tout entier dans l'amour chrétien que cette femme héroïque leur fit sentir. Elle les convainquit qu'elle nourrissait pour eux une affection sans bornes, que son désir le plus ardent était de les voir faire le bien; et dès lors, ils l'aimèrent à leur tour, et elle obtint d'eux

absolument tout ce qu'elle voulut.

Ces exemples nous montrent, mes chers enfants, que les êtres les plus dégradés et les plus pervertis peuvent, à un moment donné et sous certaines influences, voir s'éveiller en eux un amour sincère pour leurs semblables. Et c'est ainsi que Jésus nous enseigne à aimer Dieu. Il nous prouve que Dieu nous aime, et il l'établit d'une manière très-nette, quand il nous déclare, dans l'évangile selon saint Jean, chap. III, v. 16, « qu'il a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde. » Jésus est la manifestation éclatante de l'amour de Dieu à notre égard. Quand il revêtit notre nature, qu'il naquit comme un enfant ordinaire et fut couché dans une crèche ; quand il vécut au sein de la pauvreté et de la souffrance, quand il subissait vo-

lontairement les péripéties sanglantes de l'agonie de Gethsémané; quand il se soumettait aux insultes, aux railleries et aux outrages des méchants, au fouet, à la couronne d'épines, au manteau dérisoire, au supplice infamant de la croix et à la mort ignominieuse du Calvaire, faisait-il autre chose que de révéler l'immensité de l'amour de son Père envers de pauvres pécheurs tels que nous? Et voilà pourquoi la simple prédication de l'Evangile et l'exposition de la vie de Jésus ont de tout temps inspiré aux hommes l'amour de Dieu, sentiment que rien d'autre n'avait jamais pu provoquer.

Jésus nous enseigne, en outre, *à servir Dieu.* — Les hommes se sont fréquemment trompés sur la nature et sur le caractère du service que



Dieu réclame d'eux. Le Seigneur nous a déclaré que « le temps viendrait où les hommes, en persécutant ses disciples et en les mettant à mort, croiraient rendre service à Dieu. » Et c'est ce qui est arrivé plus d'une fois. L'Eglise de Rome avait fait construire de vastes bâtiments qu'elle appelait les prisons de l'Inquisition, où elle jetait tous ceux qui refusaient de croire à ses enseignements. Les fidèles confesseurs de la vérité étaient chargés de chaînes, battus de verges, torturés de mille manières, brûlés, roués vifs sous l'impulsion des prêtres qui s'imaginaient que c'était là le moyen d'être agréable à Dieu.

Il est beaucoup de gens qui pensent que du moment où l'on est honnête, laborieux, où l'on remplit ponctuellement sa tâche journalière, l'on a

satisfait à ses obligations envers Dieu. Ces obligations, d'autres les font consister dans la libéralité envers les pauvres, ou dans la lecture formaliste de la Bible et la fréquentation du culte public. Mais c'est là une grossière erreur. On ne peut servir véritablement le Seigneur qu'à la condition de *savoir exactement ce qu'il exige de nous*, et *d'avoir la force de faire sa volonté*. Or, ces deux conditions, Jésus nous aide puissamment à les réaliser. Il nous révèle ce que Dieu attend de nous, en nous montrant dans l'Evangile que nous devons nous repentir de nos péchés et l'accepter comme Sauveur, purifier nos cœurs et naître de nouveau. Mais ce travail de régénération intérieure, pouvons-nous l'exécuter nous-mêmes? Nullement; ici encore Jésus vient introduire en nous une force

supérieure qui opère cette œuvre de transformation. Il nous envoie son Esprit et nous donne sa grâce, ces agents efficaces et nécessaires de notre conversion. Ainsi la connaissance et le pouvoir indispensable pour le service de Dieu procèdent du Sauveur. Nos instituteurs terrestres nous instruisent de nos devoirs, mais ils ne nous procurent point les moyens de les remplir; Jésus nous fournit et la connaissance et l'énergie morale dont nous avons besoin. Oh! quel privilége d'être élevé à l'école de Jésus et de pouvoir s'inspirer de son exemple!

Enfin notre maître nous apprend à *nous réjouir en Dieu*. Savez-vous, mes amis, d'où provient toute l'eau qui alimente les sources, les fontaines, les ruisseaux et les fleuves?

De l'océan. Sous l'action des rayons solaires, elle monte et se répand dans l'atmosphère sous la forme d'une vapeur qui, après avoir longtemps flotté dans l'espace, produit les nuages. Lorsque ceux-ci sont suffisamment chargés, ils crèvent et laisent échapper des torrents d'eau que l'on nomme pluie et qui se versent dans les lits de nos rivières.

L'Océan est donc le grand réservoir où l'on puise toute l'eau qui arrose notre terre ; et c'est de là seulement que l'on peut la tirer. Ce que l'Océan est à notre globe, sous le rapport de l'eau dont il l'approvisionne, Dieu l'est au monde, au point de vue du bonheur qu'il lui procure. Dieu est comme la fontaine des délices, le centre d'où jaillissent les joies les plus pures et les

félicités les plus suaves. Et il n'y aura jamais de douceur et de satisfaction véritable en dehors de lui.

A l'ouïe de cette déclaration, vous vous empresserez, sans doute, de me demander : « Puisqu'il en est ainsi, pourquoi tous les hommes ne recourent-ils point à Dieu, pour jouir de sa présence et goûter un parfait bonheur? » — Leur indifférence à cet égard est, en effet, bien surprenante. Mais il me semble qu'elle a pour cause première l'ignorance ou l'incrédulité. Généralement on ne sait pas, ou l'on ne croit pas que Dieu soit la source de la félicité suprême. Il faut que quelqu'un vienne nous en faire faire l'expérience ; et ce quelqu'un n'est autre que Jésus. Voyez Agar, la servante de Sarah : elle errait dans le désert avec son fils Ismaël. L'eau qu'elle avait prise

avec elle avait été totalement absorbée. Les deux infortunés étaient en proie à une soif dévorante, qui était plus particulièrement intolérable pour le jeune homme. La mère s'abandonnait à son désespoir ; elle avait déposé son enfant près d'un buisson, pour ne pas le voir mourir, et elle s'était éloignée pour pleurer. Mais l'ange de l'Eternel lui apparut et lui montra une source d'eau. Agar accourut toute joyeuse, se désaltéra et donna également à boire à Ismaël. Il ne nous est point dit que l'ange créa un puits en vertu de sa toute-puissance ; il ne frappa point un rocher pour en faire sortir l'onde en abondance ; mais il désigna la fontaine à la mère affligée. Cette fontaine était tout près d'elle, mais elle ne la voyait pas ; il fallut que quelqu'un vînt la lui découvrir.

Voilà notre histoire. Nous sommes avides de bonheur, mais nous ne savons comment nous le procurer. Dieu en est la source éternelle, et il se tient à nos côtés ; mais nous ne l'apercevons pas, et il est nécessaire qu'un ange du Seigneur nous prenne par la main, dessille nos yeux et nous conduise au réservoir des eaux vives. Or, tel est précisément le but que Jésus se propose. Il nous a dit lui-même : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra une source d'eau vive qui jaillira jusqu'en vie éternelle. » Ainsi ceux que Jésus fait entrer en communion avec le Père sont les êtres les plus heureux qu'il y ait au monde, et nul ne peut ni décrire, ni concevoir la félicité qui leur est réservée dans la vie à venir.

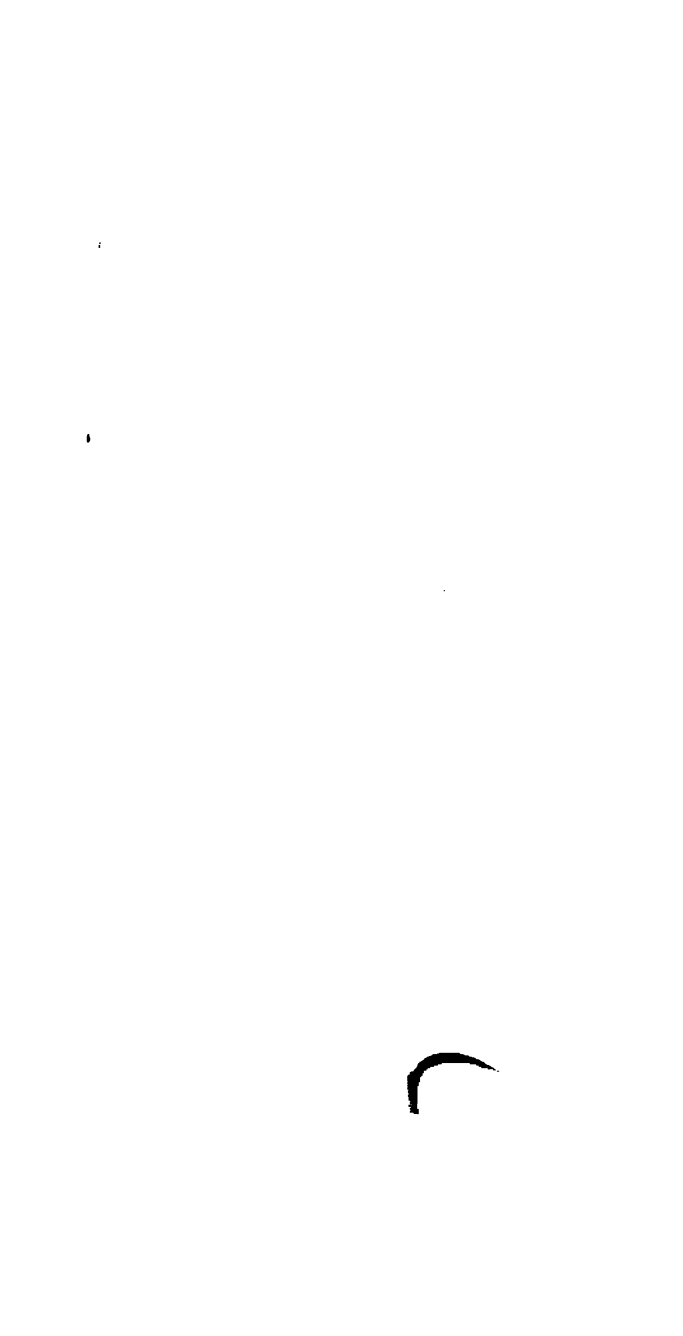
Je me résume, mes amis, et je vous dis : Acceptez Jésus pour votre maître et votre précepteur. Les leçons qu'il vous donnera vous seront toujours profitables. *Connaître* Dieu, l'*aimer*, le *servir*, se *réjouir en lui*, quoi de plus désirable et de plus beau ! Saint Paul était certainement l'un des savants les plus remarquables de son temps. Il avait été élevé aux pieds d'un docteur fameux que les Juifs tiennent encore en grande vénération. Mais lorsque l'Evangile et la grâce l'eurent touché et qu'il devint disciple de Jésus, les enseignements qu'il recueillit à cette école, il les trouva si excellents, qu'il regarda tout ce qu'il avait appris jusqu'alors comme une bagatelle, en comparaison de la connaissance que Jésus-Christ lui avait inculquée. Marchez sur les traces de l'Apôtre

des Gentils, et n'ayez d'autre et d'autre instituteur que Gravez en lettres d'or dans le de vos cœurs ce message si et si précieux : « Apprenez de

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.





SE TROUVE :

A TOULOUSE,

Chez Lasarre, libraire, rue Romiguières, 7.

A PARIS,

Chez Ch. Meyrueis et Ce, rue des Saints-Pères, 13 et 15;
Chez J. Cherbuliez, lib., rue de Seine, 33;
Chez Grassart, libraire, rue de la Paix, 2;
Chez Schultz, rue Royale-Saint-Honoré, 25,
Chez Chastel, libraire, rue Roquépine, 1.

A LYON . . . . Chez Denis fils, rue Impériale, 12.
A STRASBOURG. Chez Fomhoff, libraire;
Chez Treuttel et Würtz, lib.
A NIMES . . . . Chez Peyrot-Tinel, libraire;
Chez B. Garve, libraire.
A MARSEILLE. . Chez Rabbul, lib. r. de Grignan.
A CASTRES. . . Chez Bossart, libraire.
AU HAVRE . . . Chez Renard, libraire.
A ALGER . . . . Chez M. Zamoro, libraire, boulevard de l'Impératrice, 44.
A GENEVE . . . Chez Emile Beroud, libraire.
A LAUSANNE. . . Chez Delafontaine et Ce, lib.;
Chez Meyer, libraire.
A NEUCHATEL. . Chez Samuel Delachaux, lib.;
Chez J. Sandoz, lib. évangélique.
A BERNE . . . . Société évangélique.
A BRUXELLES. Moulin, librairie évangélique, rue de l'Impératrice, 18.
A AMSTERDAM. . Chez Van Bakkenes et Ce, libr.



